

**PEUPLES DES VILLES**

penser et faire la ville

## Le périphérique de Paris : un espace « refuge » pour ses habitant·e·s

Recherche réalisée et rapport rédigé par Pauline Gaullier

En collaboration avec Aurélia de Meyrignac

Avec la participation d'Adina Epure et Ivan Slavkov

2016

Association Loi 1901 - 34, cours de Vincennes – 75012 Paris

[www.peuplesdesvilles.org](http://www.peuplesdesvilles.org) - [contact@peuplesdesvilles.org](mailto:contact@peuplesdesvilles.org)

N° Siret : 793 481 029 00015 - APE : 9499Z

Cette recherche a été réalisée par Pauline Gaullier, en collaboration avec Aurélia de Meyrignac et avec la participation d'Adina Epure et Ivan Slavkov.

Nous tenons à remercier chaleureusement l'ensemble des personnes que nous avons rencontrées aux abords du périphérique. Leur confiance et leur partage nous ont honorée et inspirée.

Merci aussi aux chercheur-e-s avec lesquels nous avons pu échanger pour la mise en œuvre de cette recherche : Florence Bouillon, Marie Lanzaro, Gaspard Lion<sup>1</sup> et Anne-Claire Vallet.

---

<sup>1</sup> Nous remercions particulièrement Gaspard Lion pour sa relecture critique d'une version antérieure de ce texte.

## SOMMAIRE

<b>I. Présentation de la recherche</b>	<b>p. 5</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Commande et éléments de contexte</li><li>• Travaux existants</li><li>• L'enquête</li></ul>	
<b>II. Eléments méthodologiques</b>	<b>p. 9</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Le repérage des lieux</li><li>• L'approche et la prise de contact</li><li>• Parti-pris d'une méthode qualitative ethnographique</li><li>• Posture de recherche</li><li>• Une investigation en binôme</li><li>• Modalités de recueil du matériau</li><li>• Limites du matériau recueilli</li><li>• Choix de restitution</li><li>• Relations avec les enquêté-e-s</li></ul>	
<b>III. Des situations et des trajectoires multiples</b>	<b>p. 20</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Un territoire en mouvement</li><li>• Eléments de typologie</li><li>• Exemples de trajectoires</li></ul>	
<b>IV. Des lieux de vie très investis</b>	<b>p. 25</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Des abris en propre et fermés</li><li>• A l'intérieur du logis</li><li>• A l'extérieur de la maison</li><li>• Entretien et gestion des déchets</li></ul>	
<b>V. Des refuges et une organisation pour prendre soin de soi</b>	<b>p. 35</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Protection, soin du corps et santé</li><li>• Des éléments de confort, dépendants de l'accès aux fluides</li><li>• S'approvisionner, cuisiner et recevoir</li><li>• Une base qui permet de s'adonner à des activités de détente</li></ul>	

<b>VI. Des ressources multiples</b>	<b>p. 40</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Des ressources économiques liées au travail pour les migrants</li><li>• Des ressources variées pour les autres habitants: entre manche, prestations sociales et petits boulots</li></ul>	
<b>VII. Sociabilité et ancrage</b>	<b>p. 44</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Une sociabilité qui se tisse pas à pas pour les « aventuriers »</li><li>• Des « enracinés » très entourés localement</li><li>• Une précarité qui rime avec solidarité</li><li>• La compagnie d'animaux : un élément stabilisant</li><li>• Un périmètre de mobilité inversement proportionnel à l'ancrage</li></ul>	
<b>VIII. Suivi social et démarches par rapport au logement</b>	<b>p. 49</b>
<ul style="list-style-type: none"><li>• Rapport aux institutions et aux associations</li><li>• Démarches par rapport au logement</li></ul>	
<b>Conclusion</b>	<b>p. 51</b>
<b>Bibliographie indicative</b>	<b>p. 54</b>
<b>Grille d'observation et d'entretien</b>	<b>p. 57</b>
<b>Eléments de typologie</b>	<b>p. 59</b>

## I. Présentation de la recherche

- Commande et éléments de contexte

En juillet 2014, Diane Grimonet, photo-reporter ayant travaillé sur les questions liées au mal-logement, a approché la Fondation Abbé Pierre dans le cadre d'un projet portant sur les personnes vivant aux abords du périphérique. La Fondation a souhaité soutenir cette initiative et engager une recherche-action plus vaste. L'objectif de l'intervention qui nous a été confiée était de produire de la connaissance sur ces personnes, en capitalisant notamment les contacts établis par Diane Grimonet. Un troisième acteur a participé à la démarche initiée par la Fondation Abbé Pierre : l'association des Enfants du Canal a eu pour mission d'effectuer un recensement de l'ensemble des personnes présentes aux abords de périphérique puis de mener un projet expérimental de maraude pour accompagner la sortie de rue des personnes qui le souhaiteraient<sup>2</sup>.

- Travaux existants

Si des travaux ont été menés sur les personnes sans-abri, ils concernent davantage celles ayant recours d'une façon ou d'une autre aux services d'assistance : centres d'hébergement, accueil de jour ou personnes visitées par les maraudes du Samu social ou d'autres associations, des personnes qu'il est convenu de considérer comme des « sans domicile fixe ».

S'agissant des personnes vivant aux abords du périphérique, on pourrait être tenté de prime abord de les considérer comme des « Sdf »<sup>3</sup>. Pourtant les différences sont considérables par rapport à une personne qui dort sur un bout d'espace public, sans protection aucune, ou qui se trouve ballottée d'un centre d'hébergement à un autre sans possibilité de « se poser » ni d'y laisser quelques affaires.

Si l'on s'intéresse aux différentes formes d'habitat précaire<sup>4</sup>, les travaux de recherche réalisés en France sont peu nombreux.

Les premières enquêtes qualitatives ont été menées par Colette Pétonnet sur l'occupation des bidonvilles et des cités de transit par des Français et des immigrants principalement espagnols et portugais en région parisienne à la fin des années soixante (Pétonnet, 1968, 1970, 1979, 1982a, 1982b). Si le contexte est assez différent, ses analyses donnent à voir les

---

<sup>2</sup> Un dispositif d'évaluation et d'orientation des personnes est mis en œuvre par le service Unité d'assistance aux sans-abri de la Ville de Paris sur le territoire du périphérique. Toutefois, en priorité il évalue la situation des campements d'un point de vue technique. Informer et orienter les personnes fait également partie de ses missions.

<sup>3</sup> Dénué des éléments relevant, selon les standards communs, du confort minimal, situé sur des parcelles dont l'occupation est illégale.

<sup>4</sup> Nous envisageons ici l'habitat précaire comme les formes d'appropriation considérées comme illégales par le législateur.

ressources de l'habitat spontané. L'anthropologue montre en effet comment le bidonville, en tant que groupement d'habitations construites par les habitants eux-mêmes et non par les pouvoirs publics, peut constituer un environnement sécurisant, et permettre une acculturation progressive à la vie urbaine. D'après son analyse, cet habitat précaire présente l'avantage de ne pas imposer « un mode de vie en désaccord avec les techniques domestiques de celui qui choisit d'y habiter »<sup>5</sup> et offre la possibilité d'un « passage transitoire entre deux mondes »<sup>6</sup> pour ceux qui ne souhaiteraient ou ne pourraient adopter les modalités d'occuper un appartement HLM<sup>7</sup>. L'habitat spontané ouvre à l'individu la possibilité d'habiter au sens de « s'approprier un espace et l'utiliser, selon lui, à des fins qui lui sont propres, selon l'importance qu'il donne à chaque acte de la vie quotidienne »<sup>8</sup>.

La préhension de l'espace qui passe par tout un ensemble d'actions sur son habitat (abattre ou élever des cloisons, percer des ouvertures, installer des portes ou des systèmes de fermeture, gérer les écoulements, tapisser son intérieur, soigner les abords extérieurs, etc.) permet son appropriation dont Colette Pétonnet souligne l'importance en terme d'équilibre psychique. Au sujet de « la ville vue par en dessous », elle écrit : « les gens qui nous intéressent ont cherché à se fixer au sol pour acquérir une certitude de demeurer, et contrebalancer l'inquiétude d'une existence précaire. Cette appropriation leur offre en outre la liberté d'utiliser et de modifier l'espace selon leur fantaisie »<sup>9</sup>.

À contrario, l'anthropologue pointe du doigt « l'extraordinaire contrainte que la société exerce sur ses membres à tous les niveaux de l'habitat, donc de l' « habiter » et du quotidien »<sup>10</sup> et critique « le nouvel urbanisme qui impose à toute une population un seul et même modèle d'habiter : l'appartement normatif »<sup>11</sup>.

On peut émettre quelques réserves quant à l'idéalisation qui pointe parfois dans le discours de l'anthropologue et il est important de ne pas perdre de vue la situation d'exclusion économique et sociale - parfois liée à leur origine nationale - dans laquelle se trouvent les habitants immigrants dont Colette Pétonnet nous parle<sup>12</sup>. Et cette exclusion vaut aussi pour les habitants des abords du périphérique.

---

<sup>5</sup> Pétonnet C., 2002, *On est tous dans le brouillard*, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifique (1ère éd. 1979 et 1982b), p. 59.

<sup>6</sup> *Ibid*, p.80. Colette Pétonnet démontre la fonction de passage transitoire entre le monde rural et la civilisation industrielle qu'assure le bidonville en permettant ses habitants d'y maintenir un mode de vie rural et traditionnel.

<sup>7</sup> Habitation à Loyer Modéré

<sup>8</sup> Pétonnet C., 1970, « Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous », *L'année sociologique*, volume 71, pp. 151-185. p. 171.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 172.

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 175.

<sup>11</sup> Pétonnet C., 2002, *op. cit.* pp. 112-113.

<sup>12</sup> Monique Hervo donne par exemple une toute autre image des bidonvilles de Nanterre en décrivant la violence policière liée à la guerre d'Algérie qui y règne (Hervo M., 2001, *Chroniques du bidonville. Nanterre en guerre d'Algérie*, Seuil). Elle y évoque l'unique fontaine pour 10 000 habitants et « les ordures jamais ramassées en

À propos d'autres formes d'habitat précaire, les travaux menés plus récemment par Florence Bouillon sur les squats<sup>13</sup>, ont mis en lumière les compétences de ces habitants. Au-delà des aptitudes techniques nécessaires (pour ouvrir un squat notamment), des capacités physiques et psychologiques sont requises pour repérer, investir et défendre un lieu. Maîtriser les règles de droit liées à l'occupation sans droit ni titre est également indispensable pour pouvoir occuper ce type de lieu de façon durable. La sociologue montre aussi que « squatter requiert également la mobilité de qualités relationnelles et urbaines »<sup>14</sup> : être en contact avec ceux qui pourront indiquer un lieu disponible, savoir se faire discret une fois à l'intérieur, réussir à s'adapter à l'environnement et à éventuellement communiquer avec les voisins pour négocier sa présence.

Pour les personnes qu'a rencontrées Florence Bouillon dans son enquête de terrain, le squat correspond à « un lieu des possibles, certes fragile, mais aussi support des solutions adaptatives construites par les acteurs face à [une] situation d'exclusion »<sup>15</sup>. Le squat est aussi l'occasion pour ses occupants de mettre en œuvre des apprentissages (maçonnerie, plomberie, aménagement intérieur) et, par là même, de reprendre concrètement la main sur leur environnement. Comme le souligne la sociologue, « l'action sur la matière est aussi modification de son environnement, amélioration de ses conditions de vie, emprise sur le cours des choses »<sup>16</sup>.

Par rapport à un objet plus proche du nôtre, l'anthropologue Claudia Girola décrit, dans un article paru en 2006<sup>17</sup>, la vie de personnes habitant sous les ponts de la Seine à la hauteur de Villeneuve-la-Garenne dans cinq baraques-habitations qu'elles ont construites le long du quai, à l'abri d'une arche. Le maître des lieux qui les lui fait visiter les présente comme des « petits studios ». Elle dépeint l'appropriation identitaire de l'espace à travers l'ameublement et la décoration et raconte comment « dans chacune des habitations il y a l'empreinte de son occupant ». Claudia Girola relate la nécessité de transiger avec son environnement pour y faire sa place, être accepté. Les habitants ont notamment un arrangement avec le responsable du dépôt du magasin proche de leurs abris : ils surveillent les lieux en prêtant attention aux « mouvements étranges » et peuvent en contrepartie stocker proprement leur matériel de récupération. L'anthropologue analyse comment les relations d'échange qu'ils ont avec l'environnement proche « attestent de leur appartenance au corps social ».

---

vingt ans » (*ibid*, p. 29). On peut aussi se référer au chapitre « L'eau, la saleté, la honte », pp. 41-64 du livre d'Abdelmalek Sayad (Sayad A., 1995, *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles*, Autrement).

<sup>13</sup> Bouillon F., 2002, « A quoi servent les squats ? Compétences des acteurs et ressources des lieux », *Revue française des affaires sociales*, 2002/2, pp. 45-63. Voir aussi sa thèse : Bouillon F., 2009, *Les mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, Puf.

<sup>14</sup> Bouillon F., 2002, *op. cit.* p. 47.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 58-59.

<sup>17</sup> Girola C., 2006, « Toute cette vie est une lutte pour rester dedans. Fragment d'une ethnographie réflexive », *Idées*, n°143, pp. 24-31.

Ces dernières années, certains espaces ont vu se multiplier ce type d'installations plus durables. C'est le cas du bois de Vincennes qu'a étudié Gaspard Lion (Lion, 2012, 2014, 2015a, 2015b) ou encore des espaces urbains temporairement en friche (Vallet, 2011) qui font l'objet d'une thèse en cours<sup>18</sup>. Cette dernière s'intéresse à deux types d'espace : les terrains transitoirement nus en attente d'un aménagement futur et les espaces résiduels permanents des réseaux routiers. Dans son travail, elle montre l'inventivité dont font preuve les habitants fugaces de ces espaces et la manière dont, même dans des temporalités très courtes, ils s'approprient des lieux. Elle raconte : « Lorsqu'il m'a fait visiter "sa maison", il m'a expliqué que de nombreux objets présents appartenaient à un ami qui habitait là avant lui (...) Lors de ma première visite, les ustensiles de cuisine étaient assez poussiéreux et il n'y avait que quelques aliments. Ces éléments ou leur manque montraient qu'il occupait l'abri depuis peu (15 jours) et qu'il n'avait pas encore pris possession des lieux. Mais la semaine suivante, les ustensiles de cuisine, propres, et la nourriture, cette fois diverse, étaient rangés sur les étagères, protégés par un rideau de tissu ; une brosse à cheveux, une brosse à dents et un tube de dentifrice étaient disposés sur la partie haute de l'étagère : un éclat de miroir était attaché à un tronc d'arbre à hauteur du visage ; une serviette de toilette était accrochée à une branche. Quelques pieds de laurier-cerise sont en effet coupés à 1,50 m du sol et permettent de suspendre des objets. Un réchaud disposé sur le sol permet de cuisiner. Ce dernier ajouté à la présence de nourriture attestait qu'Oscar devait manger là régulièrement<sup>19</sup> ». Son travail montre les ressources qu'offrent les espaces urbains temporairement en friche. Elle explique que, pour certains citadins, ils constituent « une porte d'entrée de la ville, porte d'entrée où il est possible de *prendre place*<sup>20</sup> indépendamment du confort, des normes et des lois »<sup>21</sup>.

Gaspard Lion a investi longuement le bois de Vincennes pour son enquête de terrain<sup>22</sup>. A l'issue de sa recherche, il fait le constat que « les personnes installées dans des tentes et des cabanes au bois de Vincennes y habitent véritablement, et que loin d'être «démunies » elles déploient des compétences pour habiter, survivre mais aussi bien vivre dans un contexte d'adversité »<sup>23</sup>. Il a rencontré un public très divers, qui présente néanmoins le point commun d'être constitué de personnes qui sont loin d'être les plus fragilisées et qui, dans leur appropriation du bois, font preuve de capacités d'organisation importantes.

---

<sup>18</sup> Anne-Claire Vallet est architecte et effectue un doctorat en Anthropologie à l'EHESS sous la direction de Michel Agier (EHESS) et Alessia de Biase (LAA/ UMR LAVUE – ENSAPLV). Sa thèse porte sur « Les passagers fantômes de la planification urbaine, micro-habitations spontanées, précaires et furtives dans les interstices urbains en friche en Ile de France ».

<sup>19</sup> Vallet A.-C., « Dans les friches de la ville » in Agier M., Bouillon F., Girola C., Kassa S., Vallet A.-C., 2011, *Paris refuge. Habiter les interstices*, Editions du Croquant, pp. 119-163, p. 150

<sup>20</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>21</sup> Vallet A.-C., *op. cit.*, p. 163.

<sup>22</sup> Son travail repose sur cent cinquante journées d'enquête sur le terrain, dont ces trois semaines sur un campement, entre juin et juillet 2011. Il concerne essentiellement les personnes francophones.

<sup>23</sup> Lion G., 2012, *Des hommes, des bois. Déboires et débrouilles. Ethnographie des habitants du bois de Vincennes*, Dossier d'étude, CNAF, n°160, p. 27.



À notre connaissance, il n'existe en revanche que très peu d'éléments d'information sur les personnes vivant aux abords du périphérique<sup>24</sup> et ceux disponibles proviennent uniquement de sources institutionnelles (telles que le service Unité d'Assistance aux Sans-Abri de la Ville de Paris), de services sociaux ou de maraudes associatives. Elles sont principalement de nature administrative et sociale, et non sociologique.

- L'enquête

Afin de mieux appréhender le terrain et pouvoir calibrer une proposition de recherche ajustée, nous avons commencé une enquête exploratoire fin novembre 2014. La photo-reporter nous a introduite dans un lieu de vie où résidaient trois personnes. Des visites régulières y ont été effectuées ce qui nous a permis de tester la méthodologie. Durant toute cette période, nous avons donc privilégié les échanges informels suite à une approche par imprégnation sur le terrain.

Diane Grimonet a terminé sa mission fin avril. S'est alors posée la question, pour des raisons de sécurité, de trouver quelqu'un pour nous accompagner sur le terrain afin d'entrer en contact avec d'autres personnes habitant autour du périphérique. Nous avons fait appel à une psychologue, qui était disponible et dont les horaires de travail, souples, lui permettaient de se rendre sur le terrain à des jours et horaires variables. Si elle n'est pas intervenue en tant que psychologue (elle ne s'est pas présentée ainsi et n'était pas rémunérée comme telle), ses compétences en la matière ont été fort précieuses. La manière de se comporter, en abordant les personnes, joue dans ce type d'enquête un caractère crucial comme cela est développé *infra*. Aurélia du Bois de Meyrignac est intervenue à nos côtés à partir du 1<sup>er</sup> mai 2015 et l'enquête exploratoire a été conduite jusqu'à la fin du mois de mai. Pour pouvoir élaborer une proposition méthodologique et financière à l'issue de la phase exploratoire, nous avons cherché à entrer en contact avec le plus grand nombre de personnes possibles.

L'enquête, selon un protocole validé, s'est poursuivie début juillet 2015 jusqu'à la fin de l'année. Au total, 42 sorties sur le terrain (de durées variables) ont été effectuées.

## II. Eléments méthodologiques

- Le repérage des lieux

L'identification des premiers lieux de vie s'est faite à partir du périphérique lui-même, en voiture. Le périphérique constitue un terrain d'enquête très vaste puisque cette voie circulaire s'étend sur 35 kilomètres. Du fait de sa configuration spatiale (ruptures urbaines, nœuds routiers, tunnels, etc.), il est aussi difficile à appréhender. De plus, les voies d'accès et de

---

<sup>24</sup> Considérant le périphérique comme espace propre et spécifique. Seule exception trouvée, un article signé « Jbb » paru dans la revue *Article 11* en juin 2012 et intitulé « Périphérique : le peuple des confins ».

sortie constituent à chaque porte, du côté intérieur comme du côté extérieur, des espaces susceptibles d'être investis. Mais ce ne sont pas les seuls : moult recoins, dessous de ponts, tunnels peuvent aussi abriter des lieux de retraite. Nous avons choisi d'explorer des portions du périphérique situées à des extrémités opposées, dans l'optique de saisir une multiplicité de situations dans des contextes socio-urbains de Paris différents, aux quatre points cardinaux notamment.

Une fois les cabanes ou les tentes repérées, nous nous sommes rendues à pieds sur les emplacements afin d'entrer en contact avec les habitants. Trouver les chemins d'accès aux lieux de vie ne peut s'effectuer autrement et requiert une grande vigilance car ces derniers sont souvent interdits aux piétons du fait de leur dangerosité.

Durant le mois de mai, nous avons arpenté le périphérique sur les segments suivants :

- entre la porte du Pré-Saint-Gervais et la porte de Charenton (sites A, B, C) ;
- entre le quai d'Issy et la porte de Saint-Cloud (site D et E) ;
- entre la porte Maillot et la porte de Champerret (sites F et G) ;

À l'occasion de ces explorations pédestres, d'autres lieux moins visibles ont été découverts. Des contacts ont été établis sur l'ensemble de ce périmètre.

- L'approche et la prise de contact

Nous avons choisi d'approcher directement les occupants sans passer par l'intermédiaire d'acteurs institutionnels ou associatifs, que ce soit pour connaître l'existence des lieux de vie ou pour entrer en contact avec leurs occupants car ces médiations pouvaient pré-orienter trop strictement la rencontre (Girola, 1996, Lion, 2012). De même, dans le cadre de l'opération de recherche action, nous avons tenu à préserver la séparation entre mission de recherche et intervention sociale de la part de l'association des Enfants du canal. L'objectif de ces précautions méthodologiques était de se distinguer le plus explicitement possible de tout service d'intervention social et des relations de dépendance qui peuvent biaiser l'échange.

L'enquête exploratoire nous a permis de mesurer l'importance des formes de la présentation de soi (tenue vestimentaire, façon de se présenter, formulation des messages écrits déposés dans les abris, premières interactions, etc.) dans la possibilité d'obtenir une réponse favorable des personnes à notre sollicitation. Leur vulnérabilité les amène à développer une grande méfiance (plusieurs personnes nous ont d'abord donné de faux prénoms) ainsi qu'une capacité à « jauger » très rapidement les personnes<sup>25</sup>.

Les conditions climatiques et les horaires entrent également en ligne de compte pour établir un premier contact. En effet, il nous paraissait essentiel de ménager un espace de potentielle

---

<sup>25</sup> C'est une compétence sur laquelle nous reviendrons plus tard.

discussion, entre le lieu de vie de la personne (et son intimité) et le lieu de notre présence. Nous avons donc exclu toute « entrée en contact » les jours de pluie.

Pour multiplier les chances d'entrée en contact direct, nous avons effectué des visites selon un vaste spectre en nous rendant sur le terrain tous les jours de la semaine (y compris le dimanche, et les jours fériés) et à des horaires variables, y compris tardifs (jusqu'à 22h30).

Ignorant l'accueil qui pouvait être fait à ce type de démarche, nous avons multiplié les contacts ou plutôt les tentatives de contacts (messages laissés devant les tentes ou les cabanes). En cas d'absence (ou si la personne ne répondait pas à nos interpellations), nous laissions systématiquement un message écrit avec nos coordonnées<sup>26</sup>, malgré la crainte que nous avions que ce message puisse être source d'inquiétude pour les personnes (ces dernières sont en effet dans une situation d'illégalité en ce qui concerne l'endroit où ils sont installés et parfois au regard de leur situation administrative) ou que le français n'était pas forcément lu et compris<sup>27</sup>. Plusieurs messages, laissés au même endroit, sont d'ailleurs restés sans réponse. Parfois, c'est en croisant directement la personne que le contact a pu être établi<sup>28</sup>.

Nous recherchions aussi une diversité de situations, à plusieurs points de vue. Il nous apparaissait en effet intéressant d'explorer des types d'habitat différents (tente, cabane ou autre) qui se situent dans des rapports spatiaux divers par rapport au périphérique : sur des passerelles en surplomb, sur un talus longeant le périphérique, au bord d'une sortie ou encore dans une courée située en dessous du périphérique.

Par ailleurs, les bords du périphérique sont un terrain de recherche mouvant : que ce soit en raison de la fragilité des rapports qui peuvent être établis ou, plus prosaïquement, en raison des mouvements qui y ont lieu. Ainsi, parmi les personnes que nous avons rencontrées plusieurs ont fini par quitter les lieux (de leur plein gré, parce qu'elles ont été expulsées ou bien encore parce qu'elles ont été prises en charge à l'hôtel). Pour celles avec lesquelles nous avons pu établir un contact, il nous a paru fécond de continuer à les suivre. C'est le cas d'Emilyan<sup>29</sup> que nous avons rencontré dans sa cabane en mai 2015. Malgré des difficultés de communication liées à la langue, nous avons noté ses coordonnées. Moins d'une quinzaine de jours plus tard, sa cabane était détruite. Grâce à l'intervention d'un interprète, nous avons pu le joindre début août alors qu'il se trouvait de retour (forcé) dans son pays, la Bulgarie. Le contact a pu être rétabli et rendez-vous donné pour une prochaine rencontre en septembre.

---

<sup>26</sup> Le message était systématiquement écrit à la main sur une grande page blanche et formulé de la manière suivante : « Bonjour, je m'appelle Pauline et réalise un travail sur le périphérique en m'intéressant aux personnes qui vivent à ses abords. Je serais heureuse de pouvoir vous parler. Si vous êtes d'accord, n'hésitez pas à m'appeler au 0606060606. A bientôt, Pauline »

<sup>27</sup> Au-delà de l'obstacle de la langue, l'un de nos enquêtés nous a fait la remarque qu'« on aurait dit une écriture de médecin » (malgré notre application) et a posté une photo sur facebook pour pouvoir le comprendre.

<sup>28</sup> Dans l'un des lieux de vie, nous avons laissé un message à chacune de nos visites aux alentours pendant quatre mois. Mi-octobre, nous rencontrons enfin la personne avec laquelle nous avons pu discuter. Le terrain touchant à sa fin, nous n'avons pas poussé plus loin l'investigation.

<sup>29</sup> Tous les prénoms ont été modifiés.

Au final, huit lieux de vie ont fait l'objet d'une investigation qualitative approfondie donnant lieu à onze portraits détaillés, enrichis des informations collectées auprès d'autres personnes habitant le même lieu de vie ainsi que par des échanges effectués de façon plus fugace avec d'autres occupants.

Sites	Lieux de vie étudiés	Habitants	Commentaires
Site A	4 cabanes d'habitation	<b>cabane 1- 1 homme seul*</b>	2 cabanes brûlées en novembre 2015.
		<b>cabane 2 - 1 homme seul*</b>	
		cabane 3 - 1 couple et un homme seul	
		<b>cabane 4 - 1 couple*</b>	
Site B	2 cabanes d'habitation	<b>1 homme seul*</b> accueillant des personnes de passage	Les cabanes ont été démolies par la force publique
Site C	Une dizaine de tentes	Hommes seuls ( <b>2*</b> )	
Site D	Une tente, un abri aménagé de façon frustré dans un local technique en plein air, une maisonnette	Hommes seuls ( <b>1*</b> )	
Site E	Deux ou trois tentes	un couple, deux hommes seuls ( <b>1*</b> )	Les tentes ont été enlevées par les forces de police
Site F	Deux tentes (notamment)	2-3 hommes seuls ( <b>1*</b> )	
Site G	Deux cabanes	2 hommes seuls ( <b>1*</b> )	
Site H	Un camion	<b>1 homme seul**</b>	

\* Les personnes dont le portrait détaillé constitue le matériau de la recherche sont indiquées en caractère gras.

\*\* Cette personne nous a été signalée par l'association des Enfants du Canal.

- Partis-pris d'une méthode qualitative ethnographique

Du fait du terrain « sensible » et du public, nous avons écarté d'emblée un certain nombre de techniques d'enquêtes trop formelles (comme les entretiens) au vu des risques qu'ils présentent, et proscrit des outils comme les prises de notes durant les visites et l'enregistrement pour ne pas susciter la réticence et l'inquiétude de nos interlocuteurs. Par ailleurs, une présence durable sur le terrain nous paraissait indispensable pour espérer recueillir des éléments de témoignage consolidés et fiables. L'objectif était aussi de tisser une relation de confiance et de tenter d'atténuer au maximum l'asymétrie dans la relation entre chercheuse et personne enquêtée, d'autant que nous étions systématiquement accompagnée d'une autre personne.

Il nous a fallu adapter la manière d’opérer à chaque personne. Dès l’enquête exploratoire, certaines ont en effet manifesté une grande méfiance ou exprimé un vif rejet à l’égard de « fouineurs » susceptibles de leur causer problème d’une manière ou d’une autre. D’autres personnes ont répondu positivement de prime abord et nous ont « testées » par la suite (rendez-vous non honoré, négociation des termes de l’échange, etc.)

Pour toutes les personnes dont le lieu de vie existait encore, c’est là que nous les avons rencontrées dans la majorité des cas. Cela nous donnait l’occasion d’observer les lieux, la façon dont pouvait s’y organiser la vie quotidienne et d’appréhender la diversité des relations sociales des enquêtés lorsque ces derniers y recevaient des visites.

L’entrée dans les lieux n’a pas été possible dans tous les cas. La question ne s’est pas posée lorsque les personnes habitaient des tentes d’une ou deux places et qu’aucun espace intermédiaire « de réception » n’existait (auvent ou autre). Nous sommes entrées dans la majorité des cabanes. Dans le souci de respecter l’intimité, nous n’avons pénétré que dans les espaces où nous étions conviées. Certains nous ont invitées à visiter le lieu privé du repos.

Avec certains enquêtés, des visites sur le lieu de « travail » (le lieu de manche) ont pu être réalisées. Pour les personnes qui avaient été expulsées, c’est dans des cafés que nous nous retrouvions.

Concrètement, nous avons commencé par « laisser venir » les échanges et par « questionner », au-delà de l’observation, sur les points qui se présentaient au fil de la conversation en rebondissant sur ce qui était énoncé spontanément par nos interlocuteurs. Nous avons été particulièrement attentive à la formulation de nos questions, afin d’éviter autant que possible que celles-ci puissent être associées par nos interlocuteurs à une enquête administrative.

Dès le début, il est apparu nécessaire de mettre en œuvre une approche sur-mesure en fonction des échanges et des réactions des personnes. Ainsi, la grille d’entretien constituait plus un canevas de questionnements qu’un questionnaire fermé. Cela paraissait d’autant plus important sur certains sujets, en particulier ceux comportant une dimension plus intime ou un caractère sensible (questions de l’entretien du lieu de vie, du soin du corps, ou questions se rapportant à des activités rémunératrices illégales par exemple).

Nous avons procédé ainsi – en limitant au maximum ce qui aurait pu passer par une intrusion curieuse<sup>30</sup> - pendant la plus grande partie de l’enquête. L’objectif de cette phase était de tisser un lien de confiance avec les personnes enquêtées. Durant cette période, nous avons posé les questions qui nous paraissaient les plus ouvertes et abordables, laissant la part belle aux échanges non directifs. Ce dont les personnes nous parlaient spontanément représentait en tant que tel de l’information : commentaires sur l’actualité, anecdotes, partage de musiques, etc. Nous nous nourrissions de tout ce qui pouvait être exprimé et ne manquions pas de rebondir dessus. Au fil des visites, la connaissance s’est constituée de façon arborescente, augmentant

---

<sup>30</sup> Ce que pouvait constituer notre présence en tant que tel.

le matériau sur lequel nous pouvions ricocher. C'était aussi laisser la place aux silences qui disent aussi les émotions et les pudeurs. En prendre soin.

La méthode que nous avons mise en œuvre se rapproche de l'observation flottante, théorisée par Colette Pétonnet, qui l'a décrite ainsi : « Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes »<sup>31</sup>.

Quelques semaines avant la fin du travail de terrain, nous avons fait l'inventaire des informations recueillies selon les différentes thématiques et préparé, au cas par cas, des questions ajustées selon les échanges préalables et les informations que nous avons déjà recueillies.

Avec la majorité des interlocuteurs, les visites étaient programmées en termes de jours et d'horaires et nous prévenions systématiquement en cas de retard ou d'annulation par message téléphonique (appel ou sms en nous adaptant au mode de communication privilégié par chaque interlocuteur). Pour les personnes avec lesquelles il n'était pas envisageable de fixer un rendez-vous<sup>32</sup>, nous indiquions simplement le moment où nous allions passer. L'objectif était de respecter au mieux l'intimité de la personne, de faire preuve du plus grand tact possible et de ne pas risquer de faire intrusion.

S'il nous est arrivé, en dépit de notre volonté, de surprendre un jour une personne enquêtée, nous nous sommes efforcées de lui laisser une « porte de sortie » afin de ne pas la contraindre à un échange qui ne serait pas consenti. Au-delà d'une préoccupation éthique de respect des personnes, l'objectif était de donner place aux conditions d'échange les plus libres possibles.

Le fait d'être reçue chez les personnes a permis aussi de « tester » certains aspects du lieu de vie et notamment la question de l'existence ou non de lieux d'aisance au sein du lieu de vie ou à proximité. Cette question a été des plus délicates à aborder car nous ne souhaitons pas mettre les personnes mal à l'aise. C'est en exprimant nous-mêmes un besoin pressant au cours de certaines discussions que nous avons pu collecter des indices sur le sujet.

- Posture de recherche

À propos de son travail sur ce que nous apprennent les migrant-e-s extra-occidentalisé-e-s en arrivant en Europe de l'Ouest Jérémie Piolat raconte : « mon parcours fait que, quand je

---

<sup>31</sup> Pétonnet C., 1982, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, tome 22, n°4, pp. 37-47, p. 39.

<sup>32</sup> Principalement car ces personnes souhaitaient garder leur distance à notre égard, tout au moins pendant la plus grande partie de l'enquête.

travaille avec les migrants, je pense vraiment qu'ils vont m'apprendre quelque chose. Je pense qu'ils ont des réponses à mes problèmes, et à ceux de ma société. C'est ce changement de regard qui fait que, tout à coup, des choses se disent, quand on arrête de les subjectiviser seulement comme des « sans » quelque chose. Quand je rencontre des migrants, je me nourris, et quand je me nourris, je ne les dévore pas »<sup>33</sup>.

Cet extrait d'un article lu par hasard pendant la recherche a fait profondément écho à ce que nous ressentions alors sur le terrain. Les personnes vivant dans des cabanes ou dans des tentes sont en effet communément qualifiées de « sans-abri » ou « sans-domicile-fixe » (SDF). Or, cette formulation privative (en termes de manque) laisse de côté cet aspect avec lequel nous étions précisément en contact : une inventivité et des ressources insoupçonnées.

Pour réduire au maximum la position d'asymétrie d'enquêtrice à enquêté, nous avons systématiquement donné notre numéro de téléphone lors des premières rencontres, et tout au long du terrain d'enquête, toujours répondu aux questions qu'il nous posait et apporté notre aide lorsqu'elle nous était demandée.

On pourrait situer notre démarche méthodologique dans la perspective de celle défendue par l'ethnologue Jeanne Favret-Saada. Cette dernière écrit : « À mon sens, le "travail ethnographique" comporte trois moments logiques : tous sont nécessaires et seul leur ensemble est suffisant. Le premier, dont je viens de parler : hasarder sa personne dans un monde inconnu en se laissant manipuler, affecter et modifier par l'expérience de l'Autre. Le deuxième consiste à tenir un journal très circonstancié des événements : pendant la période du travail sur le terrain, c'est une aide essentielle, qui permet de supporter l'expérience de dépossession de soi (le premier moment logique), et de se comporter moins bêtement avec les gens ; après la période du terrain, c'est un document précis sur lequel l'analyse pourra s'appuyer (...) Le troisième moment logique peut être accompli des années plus tard : la reprise de cette expérience dans une entreprise de connaissance »

Daniel Cefaï définit l'ethnographie comme une « expérience incarnée, indissociablement affective, sensible et morale », et le « corps de l'enquêteur » comme une « plaque sensible, surface d'impression des événements et des rencontres sur le terrain »<sup>34</sup>.

Suivant le projet de Jeanne Favret-Saada, nous avons accepté de nous perdre, « d'être prise » par le terrain et engagé tout autant notre corps et nos émotions car comme le souligne également Jean-François Laé, « éprouver est une fonction de connaissance »<sup>35</sup>.

---

<sup>33</sup> Durand C., Cazali F., 2015, « "J'ai beaucoup d'histoire dans mon corps à dire". Discussion avec Jérémie Piolat sur l'"accueil" des migrant-e-s et la décolonialité », Revue Jefklak, n°2-Bout d'ficelle, juin disponible en ligne.

<sup>34</sup> Cefaï D. (dir.), 2010, *L'engagement ethnographique*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 29.

<sup>35</sup> Laé J.-F., 2002, « Des émotions dans l'enquête sociologique » (version préliminaire d'un article paru dans *Représentation sociale*, n°13, 2002), p. 3.

- Une investigation en binôme

L'investigation en binôme a d'abord été envisagée pour l'entrée en contact avec les personnes vivant aux abords du périphérique, pour des raisons de sécurité. Finalement, nous avons été accompagnée par Aurélia de Meyrignac, psychologue, tout au long de la mission. Au fil des échanges, cela nous a paru nécessaire à plusieurs égards : pour cadrer le cadre d'échange et juguler la situation, enrichir l'appréhension des lieux et des situations, confronter nos perceptions et nos analyses et négocier les éthiques de travail<sup>36</sup>.

Pascale Jamouille met en lumière les risques qui peuvent survenir dans l'enquête ethnographique : « dans leur pratique de proximité, les enquêteurs sont directement aux prises avec des modes de vie et des scénarios relationnels particulièrement complexes. Plus les relations d'enquête sont inégalitaires, plus elles peuvent ouvrir les portes à toutes sortes d'abus de pouvoir : manipulation des enquêtés, objectivation, déclenchement de crises dans la famille ou le groupe étudié, non-respect de la vie privée des personnes, etc »<sup>37</sup>. Pour éviter les dérapages, elle explique que « les ethnographes doivent se référer aux principes généraux de respect du secret professionnel, de bienveillance (ne pas nuire), d'anticipation (anticiper les effets inattendus) et de responsabilité »<sup>38</sup>.

L'investigation en binôme a ainsi été permanente, que ce soit avec l'accompagnatrice, ou avec l'un des deux interprètes.

Dans un contexte de méfiance, être deux femmes a sans doute été un atout important<sup>39</sup>, désamorçant par ailleurs d'éventuels rapports de force et créditant d'emblée nos interlocuteurs d'une certaine confiance, selon notre impression. La relative solitude affective des personnes rencontrées amène cependant à porter une attention particulière au cadre de la relation.

Comme l'a expérimenté également Anne-Claire Vallet sur son terrain de recherche<sup>40</sup>, nous avons été invitées après la deuxième visite à l'une des personnes à « venir passer le week-end dans sa cabane » et cette personne n'a pas compris notre refus<sup>41</sup>.

Les échanges - parfois très délicats - que nous avons eus nous ont confortée dans l'idée initiale selon laquelle il était important d'éviter toute confusion sur notre identité de chercheuse. Ainsi, la majorité des personnes rencontrées ont été seulement en contact avec nous dans le cadre de la recherche action et c'est seulement à la fin de notre enquête que les intervenants sociaux de l'association des Enfants du Canal sont allés à leur rencontre.

---

<sup>36</sup> Les compétences de psychologue de l'accompagnatrice ont également constitué une plus value.

<sup>37</sup> Jamouille P., 2004, « Approche clinique et posture ethnologique », *Pensée plurielle* n°8, pp. 31-37, p. 36.

<sup>38</sup> *Ibid*, p. 36.

<sup>39</sup> Même si nous avons parfois été soupçonnées de « faire les appâts » pour des journalistes de sexe masculin.

<sup>40</sup> Dès le lendemain d'une rencontre avec un habitant des interstices de l'urbain, elle est invitée à dormir chez lui. (Vallet A.-C., *op. cit.*, p. 129).

<sup>41</sup> Après une phase de harcèlement par sms, la personne a préféré interrompre temporairement la relation.



- Modalités de recueil du matériau

D'un point de vue technique, nous n'avons réalisé aucune prise de note pendant les entretiens, privilégiant le fait d'être totalement présente et disponible à l'échange.

À l'issue de chaque visite, les informations recueillies, soit par l'observation, soit lors des échanges, étaient consignées dans un carnet de terrain dans des temporalités variables. Il s'agissait de coucher sur le papier tant les renseignements récoltés – nos observations (les lieux, la présentation des personnes) - que nos sensations et nos impressions par rapport à l'enquêté-e et au cadre de l'interaction. Ces derniers éléments ont constitué un matériau au même titre que le reste.

Nous avons prêté attention aux aspects non verbaux et non intentionnels de la communication.

Cette façon de faire nous a concrètement amenée à réduire le nombre de visites par jour au fil de l'enquête. Il nous était impossible d'enchaîner trop de rendez-vous pour plusieurs raisons : l'intensité de la rencontre et l'énergie requise pour être en connexion, à l'écoute, observer, orienter l'échange vers les questions auxquelles on souhaite apporter des réponses, la mémoire, intégrer les informations.

Si les indications factuelles ou chronologiques (des dates, des chiffres) étaient prises en note juste après la visite, la narration du déroulé de la visite était effectuée plusieurs jours après la visite. Ce laps de temps nous était nécessaire pour assimiler l'intensité des échanges, les laisser « décanter » et être en capacité de les coucher sur le papier. Comme le narrait Jeanne Favret-Saada, « Certains jours, certains mois, la tenue de ce journal est impossible (trop d'angoisse) : d'avoir néanmoins inscrit un blanc entre deux dates permettra ensuite un travail »<sup>42</sup>.

Comme il n'était pas possible à cette étape de la recherche de distinguer l'important du moins important, c'est l'ensemble des éléments perçus qui étaient restitués de façon chronologique, sans hiérarchie spécifique, avec les inévitables filtres de l'interprétation et de la mémoire. Les doutes, les éléments d'incompréhension étaient aussi restitués. Les éléments consignés ont été systématiquement relus et complétés par l'accompagnatrice ou les interprètes et c'est l'ensemble du corpus du carnet de terrain qui a fait l'objet d'une analyse à l'issue du terrain de recherche.

Des photos ont également été réalisées afin de pouvoir constituer une trace précise de l'organisation des lieux.

---

<sup>42</sup> 2 juillet 2004, VACARME 28 / JEANNE FAVRET-SAADA, disponible en ligne à l'adresse : <http://www.vacarme.org/article449.html>, consulté le 19 février 2016.

Si la réalisation d'entretiens semi-directifs a été envisagée au début, nous n'en avons finalement effectué qu'un seul pendant l'été. Il s'est déroulé avec la personne qui nous semblait la plus à même de l'accepter et qui a toutefois refusé catégoriquement l'enregistrement. La question s'est posée avec d'autres habitants mais finalement nous n'avons pas jugé opportun de recommencer.

- Limites du matériau recueilli

De par les partis-pris méthodologiques, l'exhaustivité et l'homogénéité du matériau recueilli sur le temps imparti n'était donc pas un objectif. Les échanges informels, « au fil de l'eau » nous ont permis de recueillir des informations qui peuvent être partielles et fragmentaires. Ainsi, chaque portrait détaillé est alimenté d'informations à géométrie variable. Si l'obstacle de la compréhension orale nous a parfois empêché de creuser certains sujets avec certaines personnes, le fait d'être reçues à l'intérieur de leur habitation nous fournissait des informations précieuses.

On peut s'interroger sur le crédit à accorder au propos des enquêtés (surtout au regard de la méfiance qu'ils pouvaient légitimement ressentir). Le temps passé sur le terrain d'enquête et l'attention portée au fait d'établir une relation de confiance constituent *a priori* une garantie.

Toutefois, à l'instar d'Anne-Claire Vallet dans sa recherche, nous n'avons pas toujours reçu des réponses claires à nos questions, les informations données pouvaient être assez obscures et parfois, au fur et à mesure des visites et des échanges, des contradictions émergeaient. Nous la rejoignons pleinement quand elle écrit : « quoi de plus naturel que de se protéger en donnant des informations floues, parfois contradictoires, quand on est dans une situation incertaine, dans laquelle la dimension de l'illégalité ajoute à la précarité matérielle une instabilité spatio-temporelle »<sup>43</sup>.

Au-delà du souhait ne pas dévoiler tel ou tel aspect de sa vie ou du filtre de l'interprétation ou de la mémoire quant aux notes prises suite aux visites, on doit pointer une autre limite du matériau recueilli inhérente au récit de vie. Comme le souligne Jean-François Laé, « il n'y a pas de prise de parole sans un imperceptible réagencement de l'existence »<sup>44</sup>.

- Choix de restitution

Depuis le début de l'enquête, nous avons tenu à préserver la confidentialité des données recueillies et l'anonymat des personnes. Tous les prénoms indiqués dans ce document sont fictifs et nous avons également opté pour une restitution fragmentée des données, réduisant la possibilité de reconstituer des portraits. Par ailleurs, nous avons décidé de ne pas divulguer

---

<sup>43</sup> Vallet A.-C., *op. cit.*, p. 130.

<sup>44</sup> Laé J.-F., *op. cit.*, p. 2.

des informations qui pourraient porter préjudice aux personnes rencontrées ou les mettre en danger.

- Relations avec les enquêté-e-s

Certains des habitants du périphérique (principalement ceux dont l’abri est le plus visible) ont l’habitude de recevoir des visites de personnes inconnues en dehors de l’Unité d’Assistance aux Sans-Abri ou des maraudes associatives. Plusieurs personnes nous ont parlé de la venue de journalistes (parfois très mal vécue) ou d’étudiants.

Après les premières visites, les échanges ont été assez familiers avec la majorité des personnes rencontrées. On pouvait percevoir le plaisir des personnes à nous recevoir et à discuter. Majoritairement, le vouvoiement a laissé place assez rapidement au tutoiement.

En cas de problème avec le rendez-vous fixé (pour ceux avec lesquels cela était possible<sup>45</sup>), les personnes nous prévenaient dans la plupart des cas. Pour communiquer avec ceux qui avaient accepté de nous transmettre leur numéro de portable, nous téléphonions ou envoyons des sms quand ils maîtrisaient la lecture de la langue française. Avec Nikolaï qui a quitté Paris, c’est essentiellement par mail que nous entretenons la relation qui se poursuit.

Pour se dire bonjour, les modalités variaient selon les personnes enquêtées : du simple salut échangé oralement aux accolades, en passant par la poignée de main ou l’échanges de bises. Nous avons de notre côté adopté une attitude prudente, laissant l’espace à la personne rencontrée. Nous avons parfois été surprises par certaines effusions.

Parmi les habitants du périphérique chez qui nous allions souvent, d’aucuns nous ont parfois invitées à boire un verre ou grignoter des friandises.

Si nous ne venions pas pendant un certain temps, certains n’hésitaient pas à nous téléphoner ou à nous envoyer un sms. Le message que nous avons trouvé le 11 octobre 2015 sur notre répondeur témoigne de la proximité que nous avons pu établir : « Salut Pauline, c’est Viktor. Excuse-moi si je dérange. Si vous venez lundi comme on en a discuté, il n’y a pas de problème. Bon j’ai hâte (?) de vous voir. Je serai content de vous voir, c’est tout. Allez, je sais pas quoi dire vraiment d’autre. A la prochaine. Merci beaucoup pour tous les deux. Et j’aimerais avoir plusieurs amis comme vous. Plus plus plus. Allez, à toute ! ».

Les demandes - matérielles et immatérielles - ont aussi contribué à nourrir la relation. Lucien est celui que nous avons connu le premier et avec lequel de ce fait nous avons noué les rapports les plus étroits. La différence d’âge avec lui a aidé à écarter toute confusion. C’est la

---

<sup>45</sup> Notamment, les personnes ne bougeant pas ou peu de chez elles. D’autres mettaient en œuvre une stratégie de fuite. Si Ibrahim était toujours prêt à nous raconter des choses sur ses voisins et nous donnait des indications sur leurs horaires d’allées et venues pour les trouver plus facilement, il était beaucoup moins loquace à son propos. Avec lui comme avec Eric, il n’a jamais été possible de fixer un seul rendez-vous.

personne qui nous a formulé le plus de demandes, que ce soit d'objets divers (pièges à rats à plusieurs reprises mais aussi sac à dos, mousquetons pour son chien Lune, tondeuse à barbe) ou d'attentions (l'envoi d'une carte de vœux pendant les vacances, le fait d'aider une amie qui rencontre des difficultés avec son propriétaire). Dans le cas de Viktor, il est intéressant de constater que c'est après l'entretien que nous avons réalisé avec lui qu'il nous a demandé des choses (vêtements, Bescherele, dictionnaire, se renseigner pour des cours d'alphabétisation), peut-être pour assurer une continuité du lien.

### III. Des situations et des trajectoires multiples

- Un territoire en mouvement

Les abords du périphérique sont un espace mouvant, du fait des interventions de la force publique mais aussi des déplacements de certains occupants plus ou moins de passage.

D'après nos observations et les éléments portés à notre connaissance, les interventions d'expulsion de tentes ou de destruction d'habitat concernent principalement des personnes roumaines ainsi que des lieux de vie ayant fait l'objet de plainte par des riverains. Ce motif est la raison relayée par les services de nettoyage proches d'une cabane que nous avons repérée et qui était - semble-t-il – occupée par deux femmes.

Au cours de l'enquête de terrain, nous avons rencontré certains ménages s'installant temporairement aux abords du périphérique au gré de leurs allers-retours sur le territoire francilien. C'est le cas d'un jeune homme, Pat, que nous avons rencontré au tout début de l'enquête alors qu'il revenait de Rouen où il avait travaillé quelques temps en intérim. Il nous avait alors dit qu'il venait souvent camper à un endroit ou à un autre aux abords du périphérique lorsqu'il venait à Paris pour des raisons professionnelles ou autres. Il dormait dans une tente avec sa compagne<sup>46</sup> et était accompagné d'un chat et d'un chien. Nous ne l'avons jamais revu.

Pour certaines personnes, s'installer au bord du périphérique peut être un dépannage, plus ou moins temporaire (ce « temporaire » étant plus ou moins contraint et souvent dépendant de l'action policière...). C'est le cas d'un couple avec lequel nous avons tenté d'entrer en contact mais qui s'était avéré très méfiant<sup>47</sup> et dont nous avons eu des nouvelles par leur ami et voisin, Nikolai (qui fait partie des portraits détaillés). La tente de Christian et Salomé a été évacuée par la force publique, en même temps que celle de Nikolai (et ce, sans avertissement préalable). Suite à cet événement, le couple a quitté Paris pour aller s'installer à Avignon où ils ont pu trouver un logement et un emploi (d'après nos informations, Salomé a trouvé un

---

<sup>46</sup> Elle était absente lorsque nous avons fait sa connaissance à lui.

<sup>47</sup> Madame nous avait appelée après avoir trouvé un mot devant la tente mais nous avait donné un faux prénom et n'a plus jamais répondu à nos appels ensuite.

emploi de vendeuse et Christian fait différents petits travaux dans l'électricité et la plomberie notamment).

Entre l'installation ancienne, solide et celle vécue comme temporaire, il y a aussi l'occupation incertaine. Lors de l'enquête de terrain, nous avons ainsi rencontré à plusieurs reprises L. et son ami qui dorment dans une tente au bord du périphérique, dans des conditions assez sommaires (une tente pour deux personnes où un auvent à l'abri des regards a été aménagé et permet de stocker quelques affaires – c'est là qu'ils préparent à manger à l'aide d'un réchaud). Leur situation est vécue comme temporaire. La première fois que nous avons rencontré la jeune femme, très méfiante, c'était l'été. Elle nous avait expliqué que des démarches étaient en cours avec une assistante sociale pour trouver une solution d'hébergement pour l'hiver prochain. Mais au mois de décembre suivant, ils étaient toujours là. Leur occupation semblait faire l'objet d'une négociation avec les forces de police qui, aux dernières nouvelles les laissaient tranquilles (peut-être du fait des démarches en cours ?).

Toutes les personnes rencontrées de façon répétée ne sont pas demeurées aux abords du périphérique durant l'intégralité de l'enquête de terrain. Une des personnes faisant l'objet d'un portrait détaillé a vu sa cabane détruite par la force publique, une autre a vu sa cabane brûler<sup>48</sup> et une dernière a accédé (temporairement) à un logement<sup>49</sup>. Cette multiplicité de situations nous a également paru riche à étudier.

- Eléments de typologie

Parmi les onze personnes constituant les portraits détaillés, on peut distinguer trois types de situations :

- Les migrants pendulaires, principalement originaires de Roumanie, dont l'arrivée en France est récente. Leur objectif est de travailler le plus possible le temps de leur présence sur le territoire afin de pouvoir aider leur famille restée au pays. Leur installation aux abords du périphérique est donc vécue comme temporaire et ponctuée d'allers-retours à des fréquences très variables selon les personnes. Moyennement, ces personnes sont âgées entre 36 et 55 ans.
- Les « aventuriers » : des migrants originaires de Roumanie et des Pays de l'Est plus jeunes (moins de 36 ans) qui, pour des raisons rarement choisies, sont venu-e-s tenter leur chance en France. Leur arrivée en France est assez variable : entre trois et dix ans. Tou-te-s ont des ressources issues d'une activité. Ce sont de véritables aventuriers dans le sens où ils sont partis seuls (ce sont des hommes), avec très peu d'argent en poche (moins d'une cinquantaine d'euros pour deux d'entre eux) et sans avoir de point d'arrivée ou de contacts sur place.

---

<sup>48</sup> Des incendies d'autres cabanes aux alentours avaient eu lieu auparavant.

<sup>49</sup> En sous-location avec des compatriotes, il est à nouveau en errance.

- Les « enracinés » : des personnes plus âgées (plus de 60 ans pour la majorité), originaires de l'Union Européenne, de Pays du Maghreb ou de pays de l'Est dont l'arrivée en France est ancienne. Ils sont souvent installés au même endroit depuis plusieurs années (jusqu'à 18 ans) et se caractérisent par leur ancrage dans le quartier qui constitue un support de ressources particulièrement riche.

Cette typologie n'a pas vocation à décrire de façon exhaustive des groupes, étant donnés les effectifs concernés, mais plutôt à éclairer l'analyse en dessinant des trajectoires et des dynamiques de personnes, bien différenciées. Que ce soit concernant les ressources, les relations familiales, le rapport à l'environnement ou les mobilités, chaque groupe a sa cohérence, comme nous le détaillerons dans la suite du rapport.

- Exemples de trajectoire

→ Dimitri, migrant pendulaire

Quand nous rencontrons Dimitri, au début du mois d'octobre, cela fait six mois qu'il vit dans une tente aux abords du périphérique. Il a rejoint un petit campement de compatriotes. Né en 1968 en Roumanie, Dimitri a vécu de nombreuses années en Italie. Il en est parti car, selon ses dires, ce n'était plus viable économiquement. Il espère rentrer en Roumanie en novembre, et s'y installer définitivement, (à moins de refaire un dernier aller-retour pour finir de payer les études d'architecture de son fils, âgé d'une vingtaine d'année et scolarisé à l'université de Iasi en Roumanie). Il est séparé de sa femme qui elle-même vit au Royaume-Uni avec leur fille. Il communique avec elles via skype. Dimitri a donc pour objectif de travailler le plus possible sur un temps court pour faire le maximum d'argent. Il ne poursuit aucunement une logique d'installation, vit aux abords du périphérique de façon provisoire et dans des conditions très rudimentaires. À part un matelas, un sac de couchage et quelques vêtements, il n'y a rien d'autre dans sa tente.

→ Nikolai et Viktor, deux exemples d' « aventuriers »

Nikolai est né en 1982 en Roumanie. Il a été placé dans une institution collective et a vécu une adolescence assez révoltée. À ses 19 ans, il est mis dehors. Il voulait faire l'université mais du coup, cela a été rendu compliqué. Il décide de quitter la Roumanie et pour choisir sa destination, raconte avoir fait tourner un atlas. Ça tombe sur la Grèce où il part avec environ 30 euros en poche. Il n'y restera que 15 jours et, pour des raisons administratives, devra retourner en Bulgarie (pays par lequel il est passé pour atteindre la Grèce). En revenant en Roumanie, il trouve un emploi dans une entreprise qui construit des infrastructures d'électricité. Il y a été formé et occupait un poste intéressant, bien rétribué. Mais des difficultés conduisent à la fin de l'activité de construction d'infrastructures au sein de laquelle il était salarié.

Après avoir perdu son emploi, il part en Italie, à Rome, car il pensait « pouvoir y faire

quelque chose ». Il ne parle alors pas un mot d'italien. Après quelques jours de « galères » il rencontre des Roumains et l'un d'eux lui fait partager son « bon plan ». Il dormait dans les trains couchettes et ne s'est jamais fait arrêter malgré les contrôles réguliers (et fréquents) des *carabinieri*. Il nous décrit un petit supermarché où il se « servait » parfois pour s'alimenter. Cela lui arrive encore en France, de temps en temps. Et c'est en Autriche qu'il est allé par la suite. Là bas, c'est suite à un vol qu'il est arrêté et reconduit en Roumanie.

Il a fini par venir en France. Il a rencontré une jeune femme avec laquelle il a eu une petite fille. Durant cette période, il était salarié dans un parc d'attraction et occupait, avec sa famille, un logement en Seine-et-Marne. La séparation du couple amène Nikolaï à se retrouver sans toit et à dormir dans une tente avec des compatriotes aux abords du périphérique, où nous l'avons rencontré. Après avoir été expulsé par les forces publiques, il se réfugiera dans une maison située aux environs. Ce sont des raisons professionnelles qui le conduisent à quitter Paris. Pendant quelques mois, il est logé par son employeur près des chantiers en région. Il finit par rentrer à Paris en suivant toujours le même employeur et s'installer avec des compatriotes dans une sous-location à Sevran où il vit en colocation avec quatre collègues. C'est un logement qu'il a trouvé sur facebook en suivant un groupe "entre roumains". De cette façon, il n'a pas à produire des papiers qu'il ne détient pas forcément. Pour 50 m<sup>2</sup>, ils versent la somme de 1200 euros. Deux mois et demi plus tard, des soucis l'amènent à quitter le logement. Il est actuellement dans le Sud où il est hébergé par son cousin.

Viktor est né en 1979 au Tadjikistan. C'est la guerre civile qui les amène, avec sa famille, à fuir le pays et à s'installer en Biélorussie, chez sa grand-mère. Viktor a alors quatorze ans. Malgré le fait qu'il y soit resté les « sept années réglementaires », il n'a jamais obtenu de passeport et est aujourd'hui apatride. Après le bac, il fait des études d'électricité pendant 3 à 4 ans et effectue des démarches pour quitter le pays. Il est arrivé en France, à la gare du Nord, en décembre 2003 avec quelques dizaines d'euros en poche et dort les premières nuits dehors. Il se rapproche rapidement de compatriotes avec lesquels il s'adonne à quelques trafics. Il passe un an en prison. À sa sortie, il décide, avec un ami, d'aller proposer ses services devant une enseigne bien connue de vente de matériaux dans le bâtiment. Ils sont embauchés tous les deux par une personne qui l'emploiera pendant de nombreuses années. C'est avec lui qu'il a appris le français. Il a vécu sous les ponts et aux abords du périphérique, dans des abris de fortune, sans confort. Il a découvert le lieu où il habite aujourd'hui, avec un ami, il y a trois ans environ, grâce à des connaissances vivant à proximité. Le lieu était occupé depuis une dizaine d'années par un monsieur, aujourd'hui décédé.

Les « aventuriers » se distinguent par l'inventivité et le sens de la débrouille qu'ils mettent en œuvre dans tous les domaines de leur vie. Le parcours migratoire qu'ils partagent a été une « bonne » école en la matière. Ce n'est pas seulement un savoir-faire manuel et technique très impressionnant qui les caractérisent mais aussi la mise en œuvre de capacités de réflexion et d'analyse pour agir de la façon la plus stratégique. Leur expérience a également aiguisé leur aptitude à jauger très rapidement leurs interlocuteurs.

→ Lucien, Ibrahim, Andreï : les enracinés.

Le parcours des enracinés se caractérise par des ruptures familiales profondes, souvent dès l'enfance. S'ils ont une sociabilité très forte avec leur environnement, ils sont très isolés familialement.

Lucien en est une figure emblématique. Il est né en 1953 en Belgique. Sa mère quitte le domicile conjugal quand il a dix ans et son père décède un an plus tard. Lui et ses frères et sœurs sont alors élevés par leurs grands parents paternels qui coupent tout contact avec leur mère souffrant d'alcoolisme. Le jour de ses dix-huit ans, Lucien renoue avec sa mère et s'en va vivre avec elle et son compagnon qu'il semble beaucoup apprécier et avec qui il travaille quelques temps comme ferrailleur. La suite de son parcours est assez floue mais marquée par une longue peine de prison (sept ans). À sa sortie, une vie d'errance et de manche commence et l'amène en France. Il a dormi dans de nombreux endroits de fortune avant de s'installer et de se stabiliser là où il habite aujourd'hui et depuis six ans.

Ibrahim a quitté son pays natal, le Maroc, à l'âge de dix-neuf ans pour venir travailler en France. Il a occupé plusieurs emplois en tant que manœuvre (dans des plantations, en forêt, dans des scieries) entre Avignon et Marseille pendant plusieurs années. Il est venu ensuite à Paris où il a travaillé dans des chantiers divers. Nous n'avons pas d'éléments précis mais il semble qu'il ne soit plus retourné dans son pays depuis 1980 et qu'il n'ait plus aucun lien avec les membres de sa famille. Avant d'arriver dans sa caravane-maison : Ibrahim a dormi dans des jardins publics, à proximité du lieu où il vit aujourd'hui. Il a eu de mauvaises expériences dans des centres d'hébergement d'urgence et c'est une option qu'il exclut aujourd'hui complètement. C'est Louis, un photographe qui avait un atelier juste dans la courée où il habite qui lui a donné la caravane.

Pour Lucien et Ibrahim, ces deux enracinés, leur lieu de vie et leur environnement constituent de réels points d'appui comme nous le détaillerons plus loin et nous apparaissent comme des supports solides de stabilisation.

Nous avons rencontré Andreï, polonais, au début du terrain mais choisi de ne pas avoir recours à un interprète pour nos échanges avec lui. En effet, son parcours avait fait déjà l'objet d'un récit que nous retranscrivons ici : « Andreï est né il y a soixante-et-un ans en Pologne. A l'origine propriétaire d'une exploitation agricole, il quitte son pays en 1981 alors que le général Jaruzelski a déclaré l'état de siège. Son projet : traverser l'Europe puis trouver du travail au Canada : une fois qu'il sera installé, sa femme et son fils le rejoindront sur place. Peu après son départ, Andreï est arrêté en Autriche et ses papiers lui sont confisqués. Accusé d'espionnage en faveur des Russes, il est libéré après avoir conduit une grève de la faim. En 1983 il arrive à Orléans et demande l'asile politique, en vain. Pendant vingt-huit ans, Andreï gagne sa vie en tant que peintre en bâtiment. Mais il n'est cependant jamais parvenu à obtenir de ses « employeurs » un contrat de travail. Toujours sans papiers, il s'installe porte des Lilas et aménage un abri de fortune et un petit potager sur un terrain vague. Il y restera cinq ans. Un jour, deux hommes l'accostent avec une fiole de whisky à la main. Cette visite sonne le glas



de cette période de vie relativement stabilisée. Son terrain est repris en main par l'entreprise du BTP propriétaire du site, qui y construit un hôtel. Suite à cet événement, Andreï s'installe quelques centaines de mètres plus loin, porte du Pré-Saint-Gervais. Son refuge prend alors la forme d'un léger sous-bois en bordure de la voie rapide. Il y établit à même le sol deux petits bungalows dont la couleur vert sombre lui assure une certaine discrétion »<sup>50</sup>.

Eric est le plus jeune du groupe des enracinés. Il a quarante-et-un ans et est né à Clamart dans les Hauts de Seine. Il n'a pas connu ses parents et au cours de tous nos échanges, n'a jamais évoqué un quelconque lien familial<sup>51</sup>. Il vit dans la cabane où nous l'avons rencontré depuis quatre ans. Avant il vivait vers la porte d'Orléans mais la construction du tram l'a chassé de son lieu de vie<sup>52</sup>. Il a construit cette maison avec le concours de son voisin Andreï qu'il a rémunéré pour son aide.

#### IV. Des lieux de vie très investis

Parmi les 11 personnes qui ont pu être rencontrées de façon prolongée dans le temps :

- 6 habitent dans une cabane ;
- 4 dorment dans une tente ;
- 1 habite une vieille caravane à laquelle il a adossé une petite construction.

Dans l'extrême majorité des cas étudiés, un abri en dur consacre une installation plus longue alors que l'habitation en tente signe une occupation que les habitants savent temporaires<sup>53</sup>.

Si des nuances peuvent être notées en ce qui concerne les tentes dans lesquelles dorment des migrants pendulaires originaires de Roumanie, l'ensemble des lieux de vie investigués se caractérisent par une forte appropriation<sup>54</sup>. Celle-ci se traduit par la délimitation et la fermeture des abris, une distribution des espaces en fonction des usages, un entretien soigné des lieux tant extérieurs qu'intérieurs ainsi que par un aménagement et une décoration recherchés, une gestion des déchets.

---

<sup>50</sup> Collectif, 2013, *Périphérique, terre promise*, h'Artpon Editions. Ces éléments concordent tout à fait à ce que nous avons compris lors des échanges avec Andreï.

<sup>51</sup> « Quand Aurélia lui demande s'il n'a pas essayé de faire des recherches, il élude un peu la réponse et dit qu'il s'en fout » (carnet de terrain, 10 novembre 2015).

<sup>52</sup> Je m'étais récemment fait cette réflexion avec le tram au nord, l'urbanisation était impressionnante et j'en déduisais une grande réduction des « interstices de l'urbain » susceptibles d'être investis de façon informelle).

<sup>53</sup> La seule exception concerne Lucien qui vit au même endroit, dans une tente, depuis six ans. Son lieu de vie est exemplaire en matière d'appropriation comme nous le verrons plus loin.

<sup>54</sup> Cette appropriation est d'autant plus frappante qu'elle est à considérer à l'aune des faibles potentialités de ces espaces (les lieux sont décorés alors même que la surface est restreinte ou que les risques de vols sont importants par exemple).

- Des abris en propre, fermés et intégrés dans un environnement

*Dans l'étendue informe et indéterminée le tracement de la limite, quelle que soit son apparence concrète, fait naître un espace habitable, parce qu'il fait apparaître une première organisation spatiale, une première « figure » spatiale et en même temps sociale<sup>55</sup>.*

Les besoins auxquels répondent les abris sont multiples : se protéger des intempéries, des températures extrêmes, des regards, se ménager un espace intérieur où pouvoir vivre. Ils sont tous liés à l'enjeu de protection des occupants.

Les six cabanes ont été construites par leurs occupants actuels, progressivement, et améliorées au fil du temps. L'édification de ces abris requiert un savoir faire conceptuel et technique.

Iulian vit tout seul dans sa maisonnette. Il nous raconte qu'au début, il n'avait qu'une tente et qu'il a pu construire - et progressivement agrandir - sa maisonnette à l'aide de planches de bois et de matériaux de récupération. C'est plutôt « à la débrouille » et avec les matériaux qu'il a pu glaner ça et là qu'il a réalisé une bonne isolation de la maison. Aujourd'hui, elle se compose de plusieurs petites pièces indépendantes. Iulian a tout fait lui même sans avoir pourtant de connaissance en matière de construction à l'origine. Deux autres espaces séparés composent sa maison : une petite pièce où est aménagée une micro-cuisine et où deux lits superposés sont entreposés et un espace mi-ouvert où il a créé des toilettes rudimentaires.

Viktor et Sergueï qui habitent aux abords du périphérique depuis plus d'un an, ont également tout fait chez eux à partir d'une maisonnette de jardin achetée sur internet. Viktor a une formation d'électricien et à eux deux ils ont tout fait : sols, murs, électricité.

Chez Elena et Virgil qui sont arrivés il y a moins de six mois, la cabane est construite tout en bois et de manière à rendre les lieux les plus abrités possibles : linos et tapis au sol.

Pour se protéger des éléments, les habitants des cabanes font montre d'une très grande ingéniosité. Pour l'évacuation des eaux de pluie au dessus de sa terrasse intérieure, Andreï a mis au point un système astucieux de poulies pour modifier la pente des bâches qui recouvrent la toiture. Cela permet à l'eau de s'écouler.

Un autre enjeu en termes de protection est de ne pas attirer l'attention de l'environnement. Il s'agit de s'intégrer dans le paysage d'une manière ou d'une autre. Deux techniques sont mises en œuvre par les habitants du périphérique : « l'invisibilisation » en cherchant à littéralement « se fondre dans le paysage » ou rapprocher au maximum l'apparence de son abri de celui de l'environnement proche, d'un bâti considéré comme normalisé.

---

<sup>55</sup> Besse J.-M., Besse J.-M., 2013, *Habiter. Un monde à mon image*, Flammarion, p. 46.

Andreï a quant à lui choisi l'option « camouflage » car sa maison-jardin se trouve dans un espace verdoyant, en bas d'un talus menant au périphérique. Il l'a donc recouverte de branches et de feuillages. De même, lorsque la présence de L. et son ami dans une tente au bord du périphérique s'est prolongée, ils ont fait en sorte de rendre leur présence encore plus discrète en ajoutant des branchages sur la toile vert sombre qui recouvre leur tente<sup>56</sup>.

Comme cela a été mis en lumière par Anne-Claire Vallet, la végétation a bien un rôle dans l'invisibilisation (et donc la protection) des habitations. Faut-il y voir un hasard dans l'incendie de cabanes occupées par des Roumains, peu de temps après que les services de la ville aient procédé à l'élagage des arbustes environnants ? C'est une hypothèse plausible à la lecture des analyses de l'anthropologue : « ce qui a conduit à l'éradication des habitations sur le terrain évacué récemment, c'est la suppression de la végétation. Les arbres et les arbustes permettaient de rendre les habitations invisibles depuis l'autoroute et difficilement perceptibles depuis la route »<sup>57</sup>.

Sur le même site, la maison de David avait été épargnée mais j'avais attiré son attention sur son exposition. Il avait déjà commencé à s'organiser en faisant courir de la vigne vierge sur le le grillage pour qu'à terme il soit protégé des regards.

Il est intéressant de noter qu'au fil des années à déambuler dans les espaces urbains temporairement en friche, Anne-Claire Vallet a remarqué « un changement dans la nature des clôtures en limite des terrains transitoirement nus, créés pour la réalisation future d'un aménagement programmé. Depuis quelques années, les clôtures disposées en frontière des terrains et de la voie publique sont souvent grillagées, tandis qu'auparavant elles étaient majoritairement constituées de palissades opaques occultant la vue que l'on en avait depuis la rue »<sup>58</sup>. Elle y décèle « une volonté de rendre la totalité de l'espace de la ville visible à tous et ainsi facilement contrôlable »<sup>59</sup>.

Les qualités qui font des espaces occupés par les personnes que nous avons rencontrées des abris en propre sont d'abord leur délimitation entre quatre murs, par rapport à l'extérieur ainsi que leur fermeture. Toutes les cabanes ont une porte, parfois équipée d'un système de fermeture (une serrure, un verrou ou un simple crochet).

En sus, la maison d'Andreï est délimitée par un grillage qui la borde. Chez Lucien qui habite une tente, c'est l'ouverture de la tente qui est fermée.

Les zones de contact et de rencontre que sont les portes, ou les fenêtres sont tout aussi importantes que les limites matérielles ou symboliques pour constituer un espace à soi, inscrit dans un environnement plus vaste. Comme le souligne Jean-Marc Besse, ce ne sont pas

---

<sup>56</sup> Dans la même logique, il nous a été rapporté que dans le Bois de Vincennes, l'association Emmaüs demande aux occupants de privilégier la couleur verte pour leur tente.

<sup>57</sup> Vallet A.-C., *op. cit.*, p. 138.

<sup>58</sup> *Ibid*, p. 140.

<sup>59</sup> *Ibid*, p. 140.

seulement des points dans l'espace mais des seuils. Or, « le seuil est, en tant qu'aménagement construit, aussi important pour les contacts sociaux que des murs épais le sont pour l'intimité. Des conditions qui assurent l'intimité et des conditions qui permettent de garder des contacts sociaux sont également nécessaires. Les entrées, les auvents et bien d'autres formes d'espaces intermédiaires fournissent l'occasion de concilier des mondes qui se côtoient<sup>60</sup>. »

Andreï peut voir à travers le grillage si des personnes approchent. Devant l'entrée, est installée une petite grille, sur laquelle on peut s'essuyer les pieds, faire tomber la terre. Le seuil en tant que tel repose sur un morceau de moquette en plastique verte type gazon.

Iulian dont la maison est fermée par une vraie porte, opaque, a pratiqué une ouverture sur l'extérieur en installant une sorte de velux, ce qui lui permet de surveiller les alentours quand il est à l'intérieur et qu'il entend des bruits suspects. Cette ouverture reste occultée la plupart du temps.

Chez Eric, en plus de la porte d'entrée, verrouillée, la limite du seuil est marquée par un rideau de perles décoratif.

Précisons que de façon quasiment exclusive, les maisons sont bâties à partir de matériaux de récupération qui ont été glanés au fil des pérégrinations dans la ville et qui sont de ce fait hétéroclites. Les assembler demande encore plus d'aptitudes. C'est un point qu'a aussi mis en lumière Anne-Claire Vallet : « Les professionnels du bâtiment utilisent généralement des matériaux homogènes et neufs. Cela simplifie la mise en œuvre. Travailler avec des matériaux de récupération hétéroclites est pour eux de l'ordre du bricolage. Mais bricoler est un art de faire demandant des compétences pour pouvoir assembler entre eux des matériaux hétérogènes. Il nécessite réflexion et expérience, une capacité d'invention dans la conception et une agilité dans la mise en œuvre »<sup>61</sup>.

- A l'intérieur du logis

A l'intérieur du logis, l'appropriation de l'espace se décline à travers la distribution des usages selon des espaces distincts, l'aménagement et la décoration ainsi qu'une constante préoccupation d'amélioration des lieux.

Dans la grande majorité des logis des personnes habitant aux abords du périphérique, les activités quotidiennes sont distribuées dans l'espace selon un ordre bien précis : espace de réception des visiteurs, espace intime du repos, espace dédié à la cuisine et aux ablutions parfois. Il peut s'agir de pièces différentes ou d'emplacement délimité par des frontières physiques (une porte, un rideau, etc.) ou symbolique pour chaque activité.

---

<sup>60</sup> Hertzberger H., 2010, *Leçons d'architecture*, trad. L. Biétr, Gollion, Infolio, p. 50 cité par Besse, J.-M., *op. cit.*, p. 53.

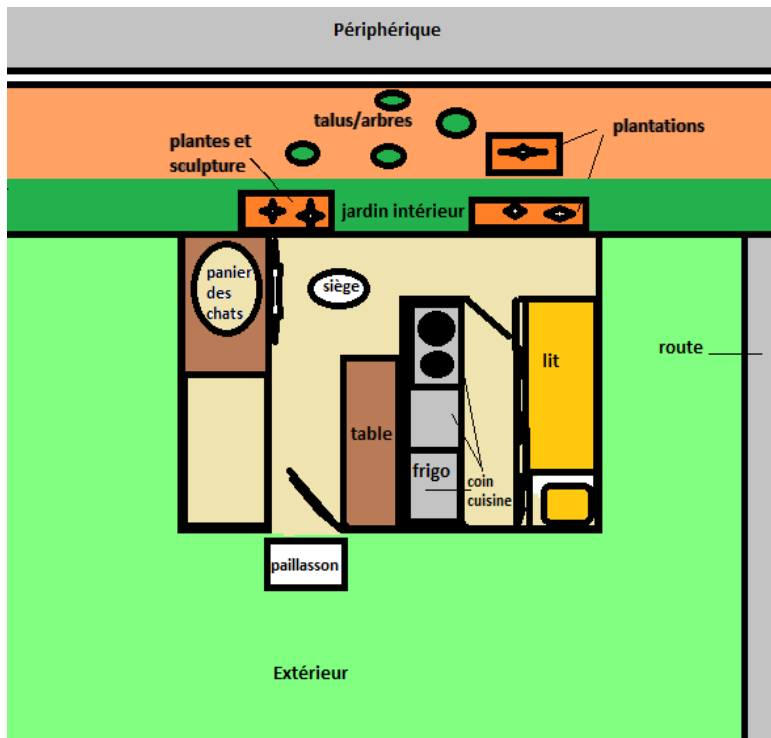
<sup>61</sup> Vallet A.-C., *op. cit.*, p. 158.

La maison d'Andreï paraît assez exemplaire en matière de distribution car la matérialisation des seuils et des modalités de passage de l'extérieur vers l'intérieur puis vers l'espace intime y sont particulièrement perfectionnées. Une fois passé le seuil de la maison, on arrive dans un espace à vivre ouvert donnant sur une sorte de petit jardin intérieur. Il y a table et chaises : c'est là qu'il reçoit. Cet espace est assez dépouillé : sont seulement collés à la paroi un thermomètre et une petite fiche « numéros utiles » comme celles qui sont distribuées dans les boîtes aux lettres. Un cadeau de son voisin Eric est accroché au mur et juste à côté est suspendu un tancarville pour étendre du linge. Derrière un épais rideau, bien à l'abri, se trouve la couche du couple de chats qui vivent près d'Andreï depuis plusieurs années.

Le petit jardin qui se situe sur l'aplomb du talus menant au périphérique ne laisse rien deviner de la proximité du périphérique où l'on se trouve et c'est une ambiance assez bucolique qui se dégage.

La cabane elle-même, à l'abri du regard des visiteurs, se scinde en deux parties. La porte pour accéder à l'intérieur de la cabane comporte un système de fermeture en bois très joli et est elle-même recouverte à l'intérieur d'une tapisserie en paille à motifs. A droite se trouve un petit plan de travail avec notamment des plaques de gaz et un frigo. Cette partie peut être ouverte au niveau du toit grâce à un ingénieux système (sur-élévation de ce toit intermédiaire grâce à une « clé en bois »). Y est disposée aussi une petite radio et une photo de l'abbé Pierre est accrochée au mur. A gauche de la porte et derrière un rideau de velours violet, se trouve un lit d'une place où dort Andreï.

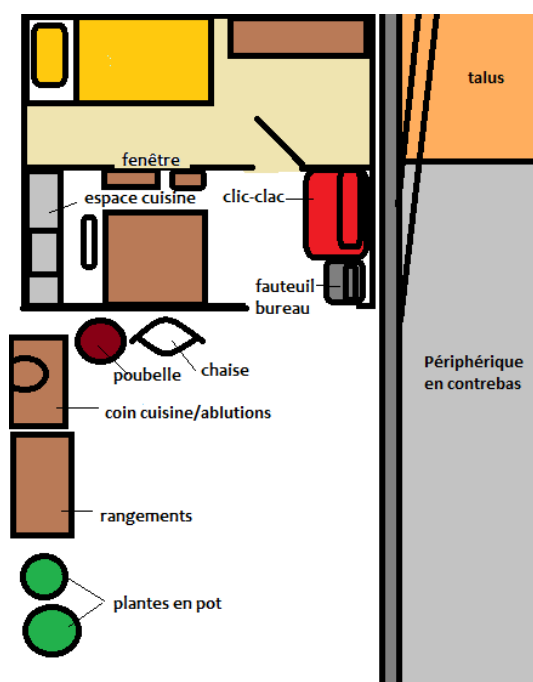
Les frontières entre les différents espaces sont là aussi matérialisées au sol. Du côté « pièce d'accueil / à vivre », c'est un lino gris et au niveau de l'emprise de la construction elle-même, le sol qui la borde est recouvert par du parquet (ou un revêtement l'imitant). Entre les deux, un seuil en laiton... comme dans une « vraie » maison.



Plan de la maison d'Andreï

Chez Lucien et Ernest qui vivent tous les deux en tentes, les usages s'ordonnent également selon des espaces distincts. Ils vivent sur une bande de pelouse entre un jardin public et une sortie de périphérique. Entre les deux tentes qui se font face, une table et deux chaises et, le long du jardin public, dans le même alignement se trouvent un buffet, des rangements, un coin pour faire cuire ou réchauffer de l'eau ou des aliments. Sont accrochés en hauteur des ustensiles de cuisine, un miroir, des accessoires pour l'entretien du lieu. L'occupation de ce lieu de vie est particulièrement frappante car très en vue de la part des automobilistes qui sortent du périphérique. Il n'y a qu'à l'intérieur des tentes que Lucien et Ernest sont à l'abri des regards.

Dans la maison de Viktor et Sergueï, chacun a son espace intime. Ils ont aménagé dans l'auvent du chalet principal un espace à vivre où ils reçoivent, cuisinent et se restaurent. Et devant, un coin d'eau donne la possibilité de faire la vaisselle et une rapide toilette. Un système de bouteille retournée permet de faire couler de l'eau qu'ils stockent dans des jerricans ou des bouteilles en plastique. Tout le nécessaire pour la toilette et le ménage est entreposé sur un petit muret. Un miroir est accroché au mur.

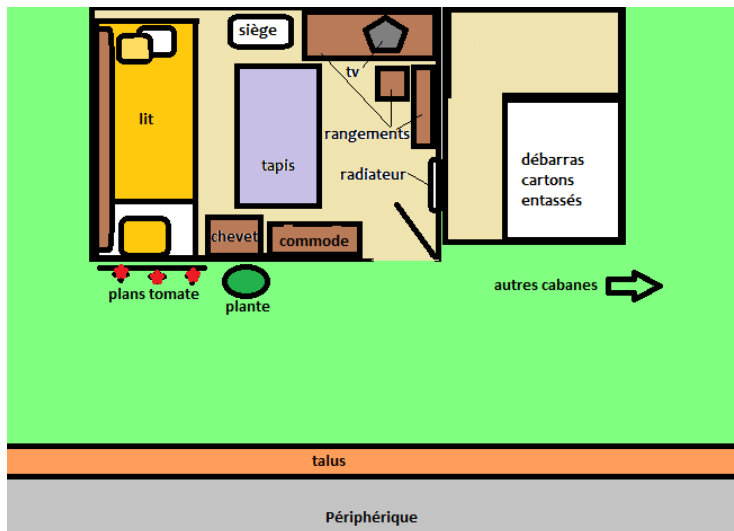


Chez Viktor et Sergueï

L'appropriation est également marquée par une attention forte portée à l'aménagement intérieur, et notamment par rapport au mobilier, issu de la récupération ou plus rarement de dons. C'est un souci d'amélioration qui anime les habitants : un meuble plus pratique ou plus beau, un éclairage plus esthétique, etc.

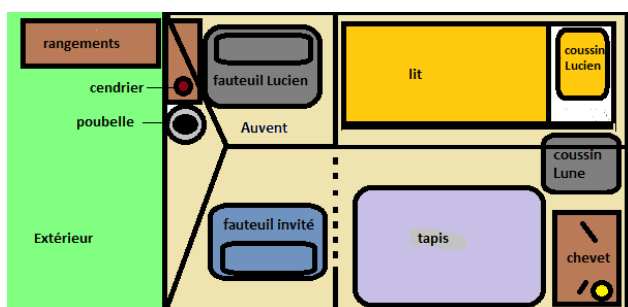
Chez Viktor et Sergueï, la préoccupation du meilleur aménagement possible et de l'harmonie esthétique des lieux est constante. Au début de l'enquête, c'est le remplacement d'un meuble de rangement par un autre « plus beau » que nous remarquons. Plus tard, une nouvelle lampe qui projette un éclairage tamisé est installée. À côté d'une fausse plante verte qui est arrivée en même temps, c'est du plus joli effet. Lors des dernières visites, c'est un canapé rutilant qui a remplacé les deux sièges de guingois pour accueillir les invités. Ces meubles et ces objets, Viktor et Sergueï les ont récupérés.

En termes d'aménagement intérieur, tout est agencé pour une organisation optimale par rapport à l'espace disponible. Chez Elena et Virgil, l'espace exigu où ils vivent en couple, est maximisé. On y trouve un lit (plutôt de la taille d'une place) à côté duquel est posé un petit meuble à trois tiroirs dans lesquels Elena range notamment des documents. Dessus, il y a plusieurs objets décoratifs (une tour Eiffel, une statuette de la Vierge Marie, un portrait, divers objets) et à côté, un autre meuble à tiroirs plus grand avec des cases ouvertes où sont rangés des vêtements, des produits de soin du corps (shampoing, déo, ...). Sur la poutre qui se situe au milieu de la cabane, un petit miroir est accroché. En face du lit, il y a divers sacs et objets. Une télévision est posée sur le meuble. Au sol, il y a des tapis « à mèches » sur toute une partie de la pièce tapissée de lino.



Chez Elena et Virgil

Si les cabanes, souvent plus grandes que les tentes, offrent davantage de possibilités en termes d'aménagement intérieur, certaines tentes peuvent être agencées avec soin avec du mobilier sur-mesure. Lucien dispose de deux tentes : l'une dans laquelle il vit au quotidien et l'autre qui lui sert de lieu de stockage<sup>62</sup>. Pour la tente où il dort, Lucien a même trouvé des meubles « en miniature » ajustés à l'espace en termes de dimensions. Il a un lit une place, le panier de son chien et des petits meubles dont les proportions sont parfaitement adaptées à l'espace de la tente. Ainsi, un petit placard sur lequel trône une photo et deux lampes (une grande torche et une lampe qui diffuse de la lumière). Juste devant ce meuble, comme un petit siège (sans dossier) où l'on peut poser les choses. Il dispose également d'une petite table sur laquelle une lampe est posée. Une valise ouverte lui permet de garder ses vêtements du moment. Sous l'auvent de sa tente, deux sièges se font face : c'est là qu'il reçoit les nombreuses visites de ses amis et des personnes du quartier. Accrochée à l'entrée : une petite peluche et une figurine décoratives se balancent au gré du vent.



Détail de la tente de Lucien

<sup>62</sup> Cette tente est vide depuis qu'un ancien ami qui y logeait a quitté les lieux. Ce dernier s'est vu proposer une place d'hébergement à l'hôtel par les services sociaux peu de temps après le début de notre recherche. Quelques mois après, il se fâchait avec notre interlocuteur principal et nous n'avons pas pu le revoir comme nous le souhaitions.



Même là où l'occupation est pensée comme temporaire, comme chez les migrants pendulaires, des signes d'installation apparaissent au fil du temps. Des coquilles de Saint-Jacques à l'entrée de deux tentes, font office de cendrier, devant l'une des tentes, un carton plié sert de paillason. Pendant l'été, les habitants avaient rapporté des chaises, des petits fauteuils et une table au milieu du campement<sup>63</sup>.

A propos des camps de réfugiés, Michel Agier constate « que les choses se transforment, que les personnes qui sont des réfugiés ou des déplacés dans les camps transforment l'espace, ils se l'approprient, ils marquent des limites, ils tracent leurs petits frontières quotidiennes, ils (re)font un chez-soi en investissant un espace au départ anonyme, informe<sup>64</sup> ».

Devant l'une des tentes qui s'installe de façon épisodique aux abords du périphérique, ce sont des petits pots de chrysanthèmes que nous avons un jour vu apparaître, peu de temps après le retour des habitants sur les lieux.

Chez H et son ami, qui habitent dans une tente, c'est aussi une organisation progressive que nous avons constatée. L'amélioration du lieu de vie de L. et son compagnon a consisté notamment à tendre des bâches supplémentaires sur le « toit » de la tente pour être mieux protégés contre les intempéries et le froid et à poser des branchages dessus pour rendre le lieu de vie plus invisible.

La décoration aussi fait l'objet d'un soin particulier : tableaux ou affiches accrochés au mur, peluches ou figurines agrémentant les lieux, autant de repères personnels qui font un espace à soi. A Noël, des ornements spécifiques parent certains lieux de vie (petits leds imitant des bougies allumées).

L'appropriation des lieux de vie par leurs habitants est d'autant plus remarquable qu'elle se heurte à des limites fortes. Les habitants sont en effet confrontés à des difficultés matérielles et juridiques importantes comme le fait de ne pas agrandir leur habitation pour être tolérés.

- A l'extérieur de la maison

Nombreux sont les lieux de vie investigués qui sont situés dans un espace verdoyant. Ils sont souvent entretenus par le service des Parcs et Jardins de la Ville de Paris. Pour autant, les habitants y participent souvent et contribuent à leur embellissement.

La maison d'Andreï est située sur une grande esplanade avec de nombreux arbres et c'est lui qui a ramassé les feuilles mortes l'automne dernier. Devant l'une des cabanes, les occupants ont mis en terre un plan de tomates, des fleurs (des vraies et des fausses aussi) et installé au

---

<sup>63</sup> Ce petit mobilier a été évacué par les services d'entretien du lieu qui ont procédé à la coupe et l'élagage de nombreux arbres.

<sup>64</sup> Agier M., 2013, *Campement urbain*, Payot, p. 108.

sol des figurines bigarrées : un père Noël, un dromadaire, un éléphant. Chez Viktor et Sergueï, quatre pots de plantes et de fleurs, alignés à l'entrée, accueillent les visiteurs : laurier, figuier, dahlia et clématite. Quant à Iulian, il a construit une terrasse entourée d'une balustrade ouvragée (en ce qui semble être un matériau synthétique) et bordée de fleurs en tissus synthétiques.

- Entretien et gestion des déchets

Dans leur grande majorité, les lieux étudiés font l'objet d'un entretien intérieur et extérieur important. Au-delà du propre confort des habitants, c'est aussi l'enjeu de leur tolérance par l'environnement qui est posé.

Même dans le campement des migrants pendulaires dont l'installation est temporaire, des petits sacs sont accrochés aux branches près des tentes afin de recueillir les déchets.

Pour l'évacuation des déchets, c'est une organisation spécifique qui est mise en œuvre. Certains s'entendent avec les services de ramassage des ordures ménagères de la Ville qui leur fournissent des sacs et qui les ramassent, une fois pleins, à un endroit convenu.

Parmi l'ensemble des lieux visités, une situation plus nuancée est à relever : devant et tout autour de la maison d'Eric. Certaines affaires sont rangées : d'une part dans deux grandes armoires en métal (type salle de classe) qui constitue un bord latéral de l'habitation (il semble y ranger du linge) et d'autre part, sur des palettes (ce qui les isole du sol terreux, herbeux et humide) sous des tapis (pour qu'elles ne s'envolent pas). Mais tout autour, cela ressemble un peu à un capharnaüm. Cet espace lui sert tout autant d'atelier de bricolage et de lieu de stockage. Derrière l'apparent « bazar », Eric sait parfaitement où tout est rangé. Dans sa caverne d'Ali Baba, sont entreposées des choses récupérées à droite à gauche et mises de côté en vue d'un usage ultérieur. Des chaises abimées, dont il compte récupérer les pieds qui pourront servir d'équerres dans la construction d'étagères, des clous, des morceaux de bois. On trouve aussi des radiateurs à basse consommation qu'il pourra installer chez un riverain ou encore un radiateur haute consommation, trop coûteux en terme de fonctionnement pour être posé chez quelqu'un mais dont il pourra récupérer le câble.

Ceux qui salissent ou partent en laissant objets ou détritiques sont d'ailleurs critiqués par ceux qui restent comme en témoigne un échange avec Magid :

« Nous passons devant la « nouvelle tente » : j'admire le sapin (qui est « fané » mais rouge aussi, c'est joli et ça fait vraiment élément de décoration, il est en face de l'entrée de la tente) et Magid fait une remarque agacée. Il explique qu'on n'a pas le droit d'installer des choses devant la tente (faisant référence aux trois petites plantes devant l'entrée) et que leur tente est trop grande, pas de la bonne couleur (il faut qu'elle soit verte). Il explique que par là passent des marcheurs suédois (avec les deux bâtons) et qu'ils se plaignent. Quand on passe à côté des cartons détrempés qui étaient en dessous d'une des tentes du campement des Roumains, il maugrée et critique aussi ».

Carnet de terrain, 23 octobre 2015

Cette préoccupation de l'ordre et du ménage est commune aux habitants de maisonnettes précaires comme en témoignent les travaux de recherche existants.

Dans les espaces urbains temporairement en friche investis par Anne-Claire Vallet, une femme bulgare explique : « J'arrête pas de faire le ménage, on est tout le temps en train de faire le ménage. La police passe et elle inspecte : “ca doit être propre ici !”, “vous devez mettre vos ordures dans un sac poubelle ! “Mais c'est propre ici ! qu'est-ce qu'ils veulent ? ” il faudrait que ce soit plus propre que chez eux ! ” »<sup>65</sup>.

De même dans les cabanes visitées par Claudia Girola, une est réservée pour entreposer les affaires et sert de débarras. L'un des habitants explique : « Il faut conserver l'ordre ici, de temps en temps on est visité par la police municipale et nous devons nous montrer propres. En fait on n'est pas différents des autres, mais nous sommes constamment obligés d'être mieux que le reste du monde... »<sup>66</sup>.

## **V. Des refuges et une organisation pour prendre soin de soi**

Cette partie concerne l'ensemble des habitants en dehors des migrants pendulaires dont la vie quotidienne s'inscrit dans le seul temporaire et pourrait être comparé à la vie au camping (avec prise de repas auprès d'associations). Elle n'apparaît pas comme étant du ressort de « l'habiter ».

- Des éléments de confort variables et dépendants de l'accès aux fluides

Les habitants ont des commodités et des accès à l'électricité ou l'eau très variables selon les situations.

Aucune cabane n'est raccordée à l'eau courante. La plupart du temps, l'eau est recueillie plus ou moins à proximité et stockée dans des bidons. C'est aux fontaines publiques (dans les espaces verts ou dans la rue) que les personnes s'approvisionnent. Si ces accès sont fermés en raison de très basse température, aller chercher de l'eau dans les couloirs du métro reste une possibilité évoquée par certains. Plusieurs personnes achètent aussi de l'eau minérale au supermarché. L'un des habitants dont la maisonnette est difficile d'accès recueille l'eau de pluie. Un autre a un point d'eau dans la cour en aval du périphérique, où il a élu domicile.

Certains logis bénéficient de l'électricité et peuvent ainsi se chauffer en hiver ou utiliser des appareils électroménagers comme des plaques de cuisson, un réfrigérateur, un four, facilitant la vie quotidienne et permettant parfois de brancher des équipements de loisir (télévision notamment). D'autres utilisent des bouteilles de gaz. Ceux qui n'ont pas accès à ces éléments

---

<sup>65</sup> Vallet A.-C., *op. cit.*, p. 146.

<sup>66</sup> Girola C., *op. cit.*

de confort confectionnent des installations de fortune pour pouvoir cuire ou réchauffer liquides ou aliments. C'est le cas chez Magid ou chez Lucien qui utilisent de l'essence.

- Protection, soin du corps et santé

Dans la grande majorité des lieux de vie, le nécessaire est installé pour pouvoir procéder à une toilette rapide et se raser. On trouve souvent en bonne place un miroir ainsi que des ustensiles et des produits de soin.

Pour des ablutions plus importantes, de nombreux habitants ont recours à des équipements publics : bains douches, locaux associatifs ou dispensaires. Pour se rendre dans des lieux qui ont leur préférence, certains n'hésitent pas à se déplacer loin de leur domicile. À notre connaissance, un seul habitant parmi toutes les personnes rencontrées se lave chez lui. Les toilettes publiques sont également beaucoup utilisées avec la limite majeure de leur fermeture à partir d'une certaine heure de la nuit<sup>67</sup>.

Chez l'ensemble de nos interlocuteurs, une attention importante est prêtée à l'apparence, à la présentation de soi comme l'illustrent les extraits du carnet de terrain ci-dessous :

Viktor	« Il est toujours aussi lumineux et très bien habillé aujourd'hui. Jean nickel, baskets noires idem, petit t-shirt et gilet bleu marine à zip... ça lui va bien et ça met ses yeux en valeur ». (28 septembre 2015)
	« Viktor est toujours aussi beau et bien habillé avec des vêtements différents. Aujourd'hui, il porte un jean clair, bleu délavé presque blanc et un haut à zip (type haut de survêt) noir qui lui va bien ». (1 <sup>er</sup> octobre 2015)
Elena	« Elle porte un pantalon, un joli haut et un collier » (4 septembre 2015)
	« Elena est toujours aussi « soignée ». Elle porte aujourd'hui un fuseau à petites fleurs, une doudoune blanche sans manches et une veste qui a l'air assez chaude rose. Elle porte des jolies boucles d'oreilles style diamant ». (6 octobre 2015)
	« Aujourd'hui, Elena porte un jean moulant et un pull "à poils longs" noir et blanc (elle nous apprendra plus tard qu'elle l'a trouvé dans la poubelle) ». (3 novembre 2015)
Magid	« Il est très bien habillé. Il a une chemise de marque, un pantalon et un blouson beige comme neuf ». (8 octobre 2015)
	« Magid porte une super doudoune sur laquelle je m'extasie... "avec lesquelles on fait des traversées de l'atlantique" nous précise en souriant Magid ». (21 décembre 2015)
Dimitri	« Comme la dernière fois, il est très bien habillé (pantalon en velours côtelé, casquette, veste) et rasé de près ». (15 octobre 2015).

<sup>67</sup> Depuis peu, 20 sanisettes sont ouvertes 24h sur 24 sur les lieux à forte fréquentation. Seulement 108 sanisettes bénéficient d'horaires élargis de 6h à 1h du matin. Les 272 autres sanisettes sont, elles, ouvertes de 6h à 22h (source : <http://www.paris.fr/services-et-infos-pratiques/environnement-et-espaces-verts/proprete/les-sanisettes-2396>).

Même Ibrahim qui n'hésite pas à paresser dans son camion quand il n'a rien à faire (et à nous recevoir, en pyjama, allongé tel un pacha), c'est parfaitement coiffé et habillé d'une veste qui lui sied à la perfection qu'il se présente le jour où il doit se rendre à la préfecture pour son titre de séjour.

D'après les informations recueillies, les vêtements sont le plus souvent récupérés, plus rarement achetés à très bas prix dans des boutiques solidaires.

Le nettoyage du linge se fait soit à la main, soit à la laverie. Chez Elena et Virgil, un fil tendu entre les arbustes permet de faire sécher le linge. Lucien qui est l'une des personnes les plus insérées dans un tissu de solidarités locales confie son linge à une amie riveraine.

Tous les hommes rencontrés sont rasés de près et les plus jeunes font même preuve de coquetterie et, entretiennent régulièrement leur corps par de l'exercice, en plus du travail physique qui les occupe. Chez Iulian, une machine de musculation meuble la pièce principale. Chez Viktor, on aperçoit des poids de musculation dont il se sert trois fois par semaines. Il lui arrive également de consommer des préparations spéciales pour cultiver son corps.

Même si le fait d'avoir un lieu ressources où pouvoir se poser et entreposer ses affaires facilite le soin de soi, rester propre requiert un temps et une énergie dédiés.

Si l'on s'intéresse à l'attention portée à leur santé par les habitants du périphérique, précisons d'emblée qu'ils bénéficient là aussi de conditions de vie qui sont bien différentes de celles que connaissent les personnes sans abri qui fréquentent les centres d'hébergement d'urgence. Il ne s'agit pas de dresser un tableau idyllique des lieux de vie par rapport à la santé des personnes rencontrées, ne serait-ce que par rapport à la pollution atmosphérique du périphérique. Mais là où elles habitent, elles peuvent dormir, se reposer, manger aux horaires qui leur conviennent. Tous ces éléments les préservent davantage de l'épuisement physique et psychologique qui peut toucher les personnes vivant à la rue.

Au-delà des aspects d'accès aux droits et aux services de santé, cette dimension interroge le rapport intime et complexe que chacun entretient avec soi-même. Plusieurs indices témoignent toutefois de l'attention des personnes rencontrées à leur santé, selon leur propre appréciation.

Lucien prend un fortifiant, sorte de complément alimentaire qui lui tient parfois lieu de dîner. Après nous avoir narré des récits d'empoisonnement de personnes sans-abri, il nous explique qu'il prend bien garde de n'accepter en cadeau aucune bouteille déjà ouverte. En revanche, il laisse trainer une mauvaise toux, due selon lui à sa consommation de tabac, et ne s'occupe pas de la jambe qui le fait souffrir et boiter. Mais peut-on établir un lien causal entre sa situation de vie aux abords du périphérique et ce qui peut aussi apparaître comme un choix de reporter les soins ou de ne pas se soigner ?

Ibrahim fréquente un « dispensaire » à quelques rues de chez lui. Nos échanges montrent qu'il

connaît bien plusieurs hôpitaux à Paris.

Eric bénéficie de la CMU et se rend à un centre de santé régulièrement pour faire un « check-up » (selon ses propres mots). C'est là où il va chez le dentiste au moins une fois par an pour faire un détartrage.

Parmi les personnes rencontrées, une seule paraît souffrir de troubles psychiques, la destruction de sa cabane l'amenant à aller dormir dans un bois. D'après nos observations, cette précarisation semble avoir dégradé son état de santé.

- S'approvisionner, cuisiner et recevoir

Quelle que soit la manière dont ils s'organisent techniquement, la plupart des habitants rencontrés préparent leur nourriture eux-mêmes. Ils se procurent les matières premières en achetant certaines choses, en récupérant les produits tout juste périmés après de certains supermarchés avec lesquels ils s'entendent ou dans les marchés en plein-air. Manger et boire ce qu'on aime, accommodé de la manière que l'on aime, à l'heure qu'on souhaite et avec qui on veut, constitue une des qualités d'un « chez-soi ». C'est aussi pouvoir s'inviter entre voisins et partager un moment convivial ou développer une sociabilité autour des actes d'offrir à boire ou à manger à ses visiteurs.

Viktor et Sergueï, comme la majorité des personnes rencontrées, ne vont à aucune distribution de vivres. Ils se rendent à un supermarché du coin proche et s'entendent notamment avec une des personnes y travaillant qui leur met de côté les vivres proches d'être périmées. Ils préparent la nourriture chez eux où ils ont tout l'électroménager nécessaire (réfrigérateur, four, etc.).

Eric aussi s'arrange avec les personnes de deux supermarchés. Il va aussi sur les marchés récupérer les invendus. Il nous dit se préparer tous les jours des « bons petits plats ».

Elena récupère beaucoup de produits dans les poubelles et les cuisine chez eux. Elle rentre souvent le midi pour préparer à déjeuner.

Magid lui alterne entre repas pris à l'extérieur et repas préparés. Il va petit-déjeuner tous les matins dans un lieu d'accueil qui se situe dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement. Ils servent le petit-déjeuner de 6h à 9h. Après il passe souvent sur un marché proche où il connaît du monde.

Le soir, il a plutôt tendance à se préparer à manger près de sa tente. Pour faire cuire ou réchauffer les aliments, Magid a une installation assez rudimentaire mais suffisante pour faire un peu de cuisine.

Aux périodes où le temps se fait plus clément, il n'hésite pas à inviter des amis et c'est attablé autour d'un repas avec deux compagnons que nous l'avons trouvé cet été.

Lucien lui ne cuisine pas et s'en remet à la personne qui vit au même endroit que lui ou à ce qui lui a été préparé et offert. À la sortie du supermarché où il fait la manche, il n'est pas rare qu'on lui donne aliments ou boissons dans des proportions telles par rapport à sa consommation qu'il en fait profiter ses amis. Son chien Lune n'est pas en reste et alors que je demandais à Lucien s'il n'avait pas de souci pour lui donner à manger, il a éclaté de rire en me rétorquant que Lune ne risquait pas de mourir de faim ! Il n'est pas rare non plus que des riverain-e-s (certain-e-s étant devenu-e-s des ami-e-s) apportent à Lucien des petits plats faits maison. Au moment de Noël, les cadeaux se font plus festifs et Lucien reçoit du saumon fumé, du confit de canard, du foie gras ou du champagne.

La caravane-maison d'Ibrahim fait exception à tous les intérieurs que nous avons visités par son caractère peu soigné et pas très bien entretenu. Il n'en reste pas moins que son lieu de vie, organisé à sa manière, répond à ses besoins et constitue pour lui un refuge où il peut vivre à sa guise comme en témoigne l'extrait du carnet de terrain ci-dessous.

« En fait, un « espace de vie » très restreint et surtout très bordélique est « adossé » à la caravane (il y a une table, une poubelle, un bidon de gaz, un matelas de fortune qui accueille de temps à autres les amis en galère). Ibrahim est en pyjama, allongé, tel un pacha, sur un matelas une place et sous une couverture dans la caravane (en face de l'ouverture de la porte. Nous prenons place dans l'espace en face. Il y a une table, plusieurs sièges et un sacré bric à brac avec des bougies pour éclairer. Je dois avouer que je suis assez stupéfaite par le naturel avec lequel Ibrahim nous reçoit dans cette posture, dans cette situation. Adaptation de l'enquêteur oblige, nous nous installons « le plus naturellement du monde » dans nos petits sièges (je suis assise entre Mohamed et Aurélia mais l'espace est vraiment réduit et je trouve Mohamed bien proche) et demandons des nouvelles. Ibrahim a devant lui une petite « installation » : verre, flash de whisky, un réchaud. Durant notre visite, il se sert régulièrement des petits verres, comme à son habitude. (...) C'est difficile de distinguer l'aménagement intérieur de la caravane. Juste à gauche en entrant, il y a un petit meuble avec trois tiroirs. Dessus, on voit un livre qui ressemble à un manuel scolaire d'histoire géographie ».

Carnet de terrain, 14 octobre 2015

Il se rend au supermarché à côté et se cuisine des petits plats grâce à son réchaud. Les personnes qui passent lui apportent aussi des mets préparés parfois. Sa maison, comme celle de Lucien, est un lieu de retrouvailles éclectique et particulièrement vivant.

Le fait d'avoir un lieu à soi, de pouvoir y préparer un café ou à manger, permet en effet de recevoir des visites, ce qui est un support précieux de sociabilité et de ressources comme nous le verrons plus loin.

- Une base qui permet de s'adonner à des activités de détente

Pour les personnes qui se déplacent le moins, les activités de détente sont surtout sédentaires. Il y a bien sûr les visites des connaissances et amis. Seuls, ils peuvent écouter la radio, regarder la télévision. Même quand ils ne sont pas équipés de ces appareils-là, ils peuvent utiliser leur Smartphone (la majorité en détient un), qui constitue une grande ressource.

Chez L. et son copain, c'est une petite étagère de livres que l'on a vu apparaître au fil des

mois de leur installation.

Pour les plus mobiles (et les plus jeunes), on pense à Viktor et Sergueï, ce sont des loisirs de plus sportifs comme la pêche dans un lac qui se situe à une vingtaine de kilomètres de Paris, où ils se rendent en vélo ou en transports en commun. Aux beaux jours, ils peuvent y passer quelques jours.

## **VI. Des ressources multiples**

Les ressources dont disposent les habitants du périurbain sont de nature variée (financières, en nature ou sociales) et se déclinent selon des modalités différentes en fonction des différents groupes.

- Des ressources économiques liées au travail pour les migrants

Les ressources financières sont tirées de revenus liés à une activité professionnelle pour tous les migrants pendulaires de Roumanie et les autres migrants. Tous les hommes travaillent dans le secteur du bâtiment, dans des conditions variables (comme salarié avec contrat de travail plus ou moins régulier ou en indépendant). Se présenter devant une grande enseigne de vente de produits constitue souvent un premier pas pour accéder à un emploi qui sera plus ou moins pérenne et plus ou moins sûr également...

Les migrants pendulaires originaires de Roumanie que nous avons rencontrés occupent des emplois qui sont souvent non déclarés, ce qui les place dans une situation de grande dépendance vis-à-vis de l'employeur et de vulnérabilité. Etant donné qu'ils sont employés sans contrat de travail et sur la simple parole donnée, des abus peuvent survenir.

C'est la réalité à laquelle a été confronté Dimitri. Quand nous l'avons rencontré, il travaillait comme charpentier-couvreur sur le chantier d'une maison située en banlieue parisienne et appartenant à une femme sculptrice. De nature joviale, il avait échangé volontiers avec nous malgré la barrière de la langue<sup>68</sup>. Quelques jours plus tard, c'est à son retour du commissariat qu'il nous racontait l'exploitation dont il avait fait l'objet. Il avait rencontré Stefano alors qu'il cherchait du travail devant une grande enseigne de produits pour rénovation de bâtiment à Villemonble. La première fois, Stefano l'a amené directement sur le chantier d'une cliente, à Maisons-Alfort. C'est plusieurs semaines plus tard, qu'il s'était rendu compte, en discutant avec la propriétaire, qu'une escroquerie était à l'œuvre. Alors que la propriétaire avait versé la totalité de la somme prévue, lui n'avait rien touché alors qu'il avait déjà travaillé 18 jours. Dans la plainte pour travail dissimulé, il précisait avoir travaillé 18 jours pour la somme convenue de 100 euros par jour. Son employeur lui devait donc 1800 euros... Ce jour-là, il nous a expliqué que la plainte l'amènerait à rester peut être un peu plus longtemps en France

---

<sup>68</sup> La première fois que nous l'avons rencontré, c'était sans l'interprète.



car il voulait récupérer l'argent. A partir de cette date et sans visibilité sur la justice qui pourrait (ou pas...) lui être rendue, l'état de Dimitri s'est notablement dégradé.

Les hommes migrants du groupe des « aventuriers » travaillent eux aussi tous dans le bâtiment, et dans des conditions précaires également.

C'est précisément en se rendant sur le parking d'une enseigne bien connue que Viktor a rencontré celui qui l'a employé pendant six ans et avec lequel, il a appris le français qu'il maîtrise aujourd'hui. Il est actuellement en discussion avec le fils qui a repris l'entreprise. Le « colocataire » de Sergueï travaille lui pour différents patrons qui l'appellent selon les besoins. L'un et l'autre se prêtent parfois main forte pour l'avancement de chantiers. Ils ont commencé à acquérir des outils (qu'ils stockent chez des amis à eux) pour pouvoir réaliser des travaux à leur propre compte. Le tarif évoqué dans les conditions de « salariat » (non déclaré) est de 100 euros par jour.

Nikolaï travaille aussi dans le bâtiment. Peu de temps après que nous l'ayons rencontré, il a trouvé par une annonce internet un travail sur un chantier qui l'a amené à Lyon puis à Chalons sur Saône. Il caresse aussi le projet de monter une affaire avec un ami dans le sud mais sa situation est beaucoup plus fragile d'un point de vue résidentiel, ce qui rend plus difficile le fait de construire un projet professionnel.

Iulian quant à lui a fait évoluer son activité d'indépendant en fonction du marché. Sa situation est particulièrement représentative d'une façon de s'organiser à la marge de la société. Il s'adonnait à la récupération et au commerce des métaux lorsque ce dernier était encore fructueux. A partir du moment où les conditions sont devenues trop dures, c'est dans l'enlèvement des gravats de chantiers qu'il s'est spécialisé. Cette activité demande un équipement dont il s'est doté.

Faute d'avoir trouvé un emploi, la seule femme du panel vit de la vente d'objets et vêtements récupérés. Elena, qui est roumaine, nous raconte avoir déposé son CV dans plusieurs magasins et estime être victime de discrimination à l'embauche. Pour survivre, elle collecte et stocke objets et vêtements durant les jours de semaine et les revend le week-end sur différents marchés et brocantes dont elle a repéré l'organisation sur un site internet. Pour cela, elle va dans un restaurant-minute près de chez elle où elle peut bénéficier d'une connexion wi-fi gratuite. Elle paie les emplacements quand cela est nécessaire.

Le dimanche précédent elle était sur la brocante du cours de Vincennes. Elle nous montre quelques un des objets qu'elle a trouvés : des lunettes de soleil « nickel » dont une paire de marque, des chaussures en cuir bicolore en très bon état (Elena compte seulement remettre un peu de cirage au bout pour leur rendre leur jeunesse), des figurines (Virgil attrape une sorte de figurine décorative que j'avoue trouver horrible). Ils expliquent qu'ils ont fait des colis pour la Roumanie avec des objets décoratifs. Le pull que porte Elena a aussi été glané (...) Quand je demande (un peu pour rigoler) s'ils n'ont pas de kit mains libres car le mien est en train de s'esquinter, ils fouillent dans un sac sous leur lit où se trouvent de nombreux câbles. (Virgil précisant que s'ils en ont un, ils me le donneront pour rien !). Il y a aussi un sac avec des montres. Ma perception pendant tout ce moment, c'est la jubilation d'Elena et Virgil à

nous montrer toutes les « merveilles ». Elle attrape aussi une figurine décorative sur leur table de nuit en nous disant : tout, tout, tout a été récupéré.

Carnet de terrain, 3 novembre 2015

La vente d'objets est pratiquée de façon occasionnelle par d'autres habitants. Iulian en avait l'habitude lors qu'il faisait de la ferraille et trouvait des objets intéressants. Les sites internet sont une filière commode. Cela arrive également à Nikolaï de temps à autre. Pour ce type d'activité, et outre une stabilité résidentielle, les capacités de stockage (dans le logement ou ailleurs) constituent un enjeu déterminant.

- Des ressources très variables pour les autres habitants : entre manche, prestations sociales et petits boulots

Pour ce qui est du groupe des enracinés, deux personnes sur les six ont une activité de « manche ». Ils la pratiquent toujours au même endroit, devant un supermarché, à proximité de l'endroit où ils vivent.

Lucien « tape la manche » tous les jours à « des horaires de bureaux ». Il s'installe avec son chien Lune devant un petit supermarché non loin de son lieu de vie dès 8h30 du matin et tous les jours de la semaine. Il rentre chez lui dans l'après-midi, à des horaires variables, en fonction de la météo et de ce qu'il a récolté. Il s'est arrangé avec le gérant qui lui garde son fauteuil ainsi que le panier de Lune à l'intérieur du magasin. Des amis viennent parfois s'installer sur un siège à côté de lui. Les ressources qu'il tire de la manche sont très aléatoires et varient notablement. Il peut y avoir des journées à 140 euros, ce qui correspond à une « très bonne » journée ou des jours à 70 euros. Il y a des périodes plus ou moins fastes : selon son expérience, de juillet à septembre, « ça rapporte moins ».

Au-delà des ressources monétaires, Lucien – on l'a vu plus haut - profite de nombreux dons de nourriture et il se rend d'ailleurs toujours sur son lieu de manche avec un sac à roulettes. Son chien, Lune, ne manque pas d'attentions non plus de la part des riverains et il arrive qu'une bonne amie lui fasse cadeau d'un soin chez le toiletteur.

Nous en reparlerons plus loin mais le lieu de « travail » où Lucien passe des journées entières est un support de sociabilités déterminant. En témoigne l'inquiétude que génère son absence quand il est malade et reste à sa tente.

Emiliyan quant à lui joue de la musique avec son chien Leni devant un supermarché près de son ancien chez-lui. En effet, il vient jouer à cet endroit depuis de nombreuses années et c'est ainsi qu'il a rencontré la compagne chez laquelle il s'est installé à deux pas de là. Quand cette dernière est décédée, il s'est installé dans une cabane située sur les abords du périphérique qui sont à proximité. C'est là que nous l'avons rencontré avant l'été. Les cabanes où il habitait et accueillait des compatriotes ont été démolies à la fin du printemps 2015. Depuis, il vit dans un

espace vert à proximité. Nous y reviendrons plus loin mais pour lui aussi, le lieu où il joue de la musique et fait la manche constitue un appui décisif en matière de sociabilité.

Comme Lucien, il s'entend avec le gérant du magasin qui lui garde son siège et ses affaires.

À notre connaissance, trois personnes du groupe des enracinés (et de l'ensemble des personnes rencontrées) perçoivent des prestations sociales (Revenu Minimal de Solidarité). Ils ont un ancrage fort dans leur quartier comme nous le verrons plus tard : ils bénéficient ainsi de dons (nourriture, vêtements) de riverains qui les connaissent.

Alors que d'autres pourraient a priori y prétendre, ces derniers ne souhaitent pas instruire de demande car ils tiennent à se débrouiller seuls. A travers leur discours, il est difficile de démêler la part entre le choix délibéré de ne dépendre de personne et le découragement qui a pu naître suite aux obstacles rencontrés dans leurs démarches administratives passées. Pour des personnes étrangères (originaires de pays à l'intérieur ou hors Union Européenne) mais qui sont sur le territoire français depuis des dizaines d'années, cela se vérifie particulièrement.

D'autres habitants du périphérique que nous avons rencontrés font des petits boulots au fil des opportunités. Ernest, qui a eu 75 ans en 2015, effectue des petits chantiers de peinture pour les habitants du quartier ou des personnes de sa connaissance. Lorsque nous avons connu Daniel au tout début de l'enquête (et qu'il vivait encore dans une tente au bord du périphérique), il rendait des services à des prostituées (courses ou petites réparations chez elles). Eric quant à lui exécute des petits travaux chez des riverains. Pour les réaliser de la façon la moins onéreuse possible, il recycle toute sorte de matériaux ou d'outils qui pourraient lui servir à terme à faire des menues réparations auprès des gens du quartier et rivalise d'ingéniosité pour les recycler d'une manière ou d'une autre (cf. description de son logis).

Les informations relatives au montant des ressources financières sont difficiles à collecter. Le dénominateur commun est leur caractère relativement aléatoire. La récupération (d'objets, de mobilier, de vêtements, de nourriture) est un système sur lequel s'appuient - plus globalement - nombre de ces personnes pour survivre.

Nous avons vu comment les habitants font preuve de réflexion, de savoir-faire, d'habileté et d'imagination en matière de construction et d'appropriation de leur lieu de vie. Cela se retrouve dans la manière de trouver des ressources, qu'elles soient financières, en nature ou sociales, les unes et les autres étant souvent liées. Là, encore, l'autonomie des personnes, tous groupes confondus, est une caractéristique majeure. Pour la plupart, l'existence d'un abri protégé dans lequel ils peuvent entreposer des objets, constitue un élément essentiel dans une économie de vie plus globale.

## VII. Sociabilité et ancrage

La sociabilité, qui consacre notre appartenance au monde, constitue une dimension déterminante. Les personnes rencontrées sont, dans leur grande majorité, intégrées dans un réseau qu'il soit familial, amical ou lié au voisinage. Sur ce point, des différences sont cependant à noter entre les différents groupes de la typologie. Les migrants pendulaires se distinguent particulièrement car ces hommes viennent en célibataire mais ont souvent une famille avec laquelle ils sont en contact et qu'ils vont bientôt revoir. Une fois sur le territoire français, ils vivent entre compatriotes et leur préoccupation première est le travail. Ils ne cherchent pas à s'inscrire dans leur environnement et donc à nouer des liens spécifiques.

- Une sociabilité qui se tisse pas à pas pour les « aventuriers »

Pour les jeunes migrants originaires de Roumanie et d'Europe de l'Est, que nous avons appelés « les aventuriers », la situation est tout autre. Majoritairement célibataires (ou sans enfant pour le seul couple,) leurs liens avec leur famille restée au pays (parents, frères, sœurs) sont forts malgré la distance.

Viktor est arrivé en France il y a treize ans et, pour des raisons administratives (il est apatride), il n'a jamais pu retourner voir sa famille. Sa mère est seulement venue le voir quelques jours il y a neuf ans mais ça ne les empêche pas d'échanger des nouvelles régulièrement. Il reste en contact avec eux grâce à skype. Il nous a montré des photos de toute sa famille (ses parents, sa sœur médecin) sur son téléphone.

Elena, communique aussi fréquemment avec ses parents et ses deux sœurs qui sont en Roumanie, par skype. Pour cela, elle va dans des endroits où elle peut capter le wi-fi gratuitement.

Iulian a une histoire particulière. Il est venu enfant en France avec son oncle. Ses parents et son frère sont restés en Roumanie. Aujourd'hui il est âgé de 28 ans et a pris ses distances avec sa famille installée en France, dont le mode de vie ne lui convient pas. En revanche, il reste en lien avec sa famille proche restée au pays à qui il rend visite une fois par an, la plupart du temps au mois d'août pendant un mois environ.

Ceux qui ont la possibilité (administrative et économique) de faire des allers-retours rentrent au pays à fréquence variable. Ils envoient souvent de l'argent ou des aides en nature à leur famille.

Quand ils arrivent sur le territoire français, c'est d'abord avec des compatriotes qu'ils frayent le plus souvent chemin et que des liens d'entraide s'établissent. C'est le cas de Dimitri, Viktor, Nikolai, Elena et Virgil évoqués plus haut.

Mais étant dans une logique d'installation en France, ils sont aussi dans une démarche d'ouverture par rapport à leur environnement. Cela peut commencer par les institutions françaises ou les associations qui passent les voir sur leur lieu de vie ou qu'ils peuvent être amenés à aller voir. On peut voir dans l'apprentissage de la langue française un indice de cette dynamique d'intégration et cela constitue une grande différence avec les migrants pendulaires.

De même, d'un point de vue géographique, ils cherchent à résider de la façon la plus stable possible et donc à éviter tout risque d'être chassé. Cela les amène à développer une grande attention à l'environnement proche.

Par exemple, Iulian prend bien soin de ne pas se faire repérer et c'est une personne qui vit de façon solitaire. Mais les riverains proches ont, avec le temps, noté son existence. Avec eux, il met tout son talent relationnel (qui est grand) à entretenir de bons contacts. Pendant l'été, il s'entend même avec certaines personnes qui jettent un coup d'œil à son abri et qu'il remercie avec des petits cadeaux.

- Des « enracinés » très entourés localement

Les « enracinés », plus âgés, sont quant à eux souvent très isolés d'un point de vue familial comme on l'a vu précédemment. En revanche, ce qui les caractérise, c'est leur ancrage dans le quartier où ils vivent depuis longtemps, ancrage qui a permis à la plupart de construire un réseau de solidarités très fort. Ceux qui « tapent la manche » le font à proximité de leur lieu de vie, ce qui renforce leur visibilité dans l'espace public « proche », leur ancrage ainsi que l'ampleur de leur réseau de proximité, composé d'intimes, d'amis, de connaissances et de relatifs inconnus pour certains.

Le cas de Lucien est particulièrement impressionnant. Il reçoit d'abord chez lui de nombreuses visites de personnes habitant aux alentours : à la fois des personnes riveraines un peu désocialisées, qui n'ont pas beaucoup d'activité et qui viennent discuter un peu autour d'un verre ou d'une cigarette, et des personnes plus intégrées socialement, qui travaillent.

Lors des visites, j'ai l'habitude de demander des nouvelles des personnes que j'ai rencontrées chez Lucien ou dont il m'a parlé pour appréhender la nature des liens qu'il entretient avec elles.

« Je ne sais plus comment on en vient à parler de François, le riverain médecin qui est en ce moment dans sa maison de villégiature. C'est lui qui l'avait amené à Médecins sans Frontière et à la Salpêtrière. Il doit bientôt revenir de sa maison de campagne. Lucien a apparemment des contacts réguliers avec lui. François lui a dit qu'il pouvait l'appeler, même en pleine nuit, il décrocherait. Lucien déclare qu'il ne va pas l'embêter. Je lui rétorque que c'est quand même bien d'avoir quelqu'un qu'on peut appeler comme ça ! »

Carnet de terrain, 17 novembre 2015

Sur son lieu de « travail » comme il l'appelle (devant le supermarché où il fait la manche tous les jours d'ouverture du magasin), il est aussi très connu et sa présence régulière lui permet de

développer un autre type de réseaux au-delà des dons d'argent ou de produits. Les personnes qui ont un chien – et qui ne peuvent entrer dans le magasin avec – n'hésitent pas à lui confier le temps de leurs courses. Le buraliste voisin lui prête un exemplaire du parisien qu'il rend le lendemain, ce qui lui permet – en plus de sa connexion avec son Smartphone – de rester informé de l'actualité. Si Lucien ne vient pas plusieurs jours durant, il n'est pas rare que des inquiets viennent prendre de ses nouvelles.

Ibrahim quant à lui ne fait pas la manche mais constitue une figure particulièrement détonante en matière de sociabilité. Lui se déplace très peu en dehors de chez lui mais reçoit aussi beaucoup à son domicile : essentiellement des amis habitués qui viennent discuter avec lui des heures entières et sont toujours là pour lui rendre service mais aussi des connaissances qui, de loin en loin, passent lui rendre visite. Nous avons aussi été étonnée par le caractère bigarré des personnes que nous y avons rencontrées. À l'instar de Lucien, Ibrahim dégage un vrai charisme.

Magid cherche lui à se faire beaucoup plus discret car il table davantage sur l'invisibilité de son lieu de vie. C'est sans aucun doute une question de caractère aussi ! Pour autant, il a travaillé dans le coin et il est très fréquent de le rencontrer sur un banc, non loin de sa tente, en train de discuter avec un ami ou une connaissance. Il semble aussi avoir ses habitudes dans un café du quartier où il se rend parfois les soirs de match.

Pour tou-te-s les habitants vivant aux abords du périphérique, « aventuriers » ou « enracinés », l'ancrage constitue une sécurité, une ressource, un socle à partir duquel ils peuvent se déployer. Cela est encore plus vrai pour les personnes les plus fragiles pour lesquelles cette base est sans aucun doute un élément de stabilité.

L'exemple d'Emilyan qui semble souffrir de troubles psychiques et a connu une dégradation progressive de sa situation résidentielle est révélateur de ce point de vue là.

Emilyan est âgé de 54 ans. Il vivait avec sa compagne dans un appartement situé à proximité d'une porte du périphérique. En octobre 2012, ils déposent plainte parce qu'il a été victime d'agressions de la part de personnes de la boulangerie devant laquelle il jouait de la guitare (sérvices avec ammoniacque et javel). A partir de là, ils ont alerté l'attention des riverains, fait signer une pétition et déposé une plainte. On peut imaginer que cela a contribué à faire connaître Emilyan dans le quartier. Sa compagne meurt en 2013 et Emilyan est persuadé que cela est dû à l'ammoniacque et à la javel qu'elle aurait manipulées. Il semble que c'est à partir de cette date que Emilyan va s'installer au plus près, au bord du périphérique dans une cabane, parfaitement aménagée. C'est là où nous l'avons rencontré quelques jours avant qu'elle soit détruite, avant l'été. Quand il s'est retrouvé sans abri, il est allé s'installer dans le bois proche. Pour autant, il reste ancré dans le quartier où il « travaille » (Emilyan fait la manche devant un supermarché) et connaît du monde. Quand nous sommes allés discuter au café, il salue le serveur en nous expliquant qu'il venait là tous les dimanches avec sa compagne. Alors que nous sommes à la terrasse, plusieurs passants le saluent, saluts auxquels Emilyan répond avec chaleur. Si sa santé psychique semble s'être fragilisée avec la

précarisation de ses conditions de logement, l'ancrage dans le quartier paraît rester un repère important.

- Une précarité qui rime avec solidarité

Autre point important en matière de sociabilité, c'est l'importance des liens d'entraide et de solidarité que tissent de nombreuses personnes rencontrées avec leurs voisins proches ou d'autres personnes en galère, que ce soit des connaissances de plus ou moins longue date, des personnes auxquelles on peut se sentir apparentées (car venant du même pays) ou pas du tout<sup>69</sup>...

Cela peut par exemple consister en des échanges d'informations, de « bons plans ». C'est de cette manière qu'Elena est arrivée avec son mari, Virgil, à l'endroit où nous les avons rencontrés, dans la cabane qu'ils ont construite eux-mêmes, comme l'illustre l'extrait du carnet de terrain ci-dessous :

« Je lui dis qu'elle a l'air de bien s'entendre avec le monsieur roumain qui habite à côté. Elle me dit que oui, en fait, c'est lui qui l'a fait venir là et lui a permis de construire une cabane. Elle l'a rencontré là où elle vend des vêtements et objets (puces et marchés informels) et comme il est roumain, ils ont discuté. Il apparaît à plusieurs reprises dans l'encadrement de la porte et elle lui explique en roumain que je pense qu'il comprend bien le français et le parle même peut être. Vraisemblablement, ça ne semble pas être le cas. Il a sa famille (femme et enfant) en Roumanie et leur envoie régulièrement de l'argent ».

Carnet de terrain, 10 novembre 2015

Lucien n'hésite pas à donner les vivres qu'il a en surplus à ses amis en difficulté ou à les dépanner de quelques cigarettes.

Magid, un enraciné dont l'histoire, la trajectoire, le mode de vie n'ont rien à voir avec ceux de son voisin, Dimitri, migrant pendulaire, ne réfléchit pas à deux fois avant de lui donner un sac de couchage quand ce dernier en exprime le besoin. Magid se prête aussi au rôle de confident avec Dimitri qui sombre dans une grande désespérance après l'abus dont il a été victime.

Alors que les habitants du périphérique vivent dans des conditions précaires, ils n'hésitent pas à ouvrir leur porte à des personnes encore moins bien loties qu'eux et à les accueillir.

Viktor et Sergueï, qui occupent à deux un espace relativement étroit, n'ont pas hésité à totalement réaménager leur espace de vie (et plus précisément là où ils font la cuisine, se posent en journée, reçoivent) pour pouvoir accueillir à dormir un compatriote en galère avec lequel ils n'ont pas forcément de lien d'amitié :

« Ils ont réaménagé cet espace puisque de l'autre côté de la table, au lieu du banc, il y a maintenant un lit une place qui fait office de sorte de sofa. J'imagine tout de suite que c'est peut être pour la personne

---

<sup>69</sup> On pense ici à l'aide apportée par Magid, un vieil « enraciné » à un voisin de passage faisant partie du groupe des migrants pendulaires et qu'il a même du mal à comprendre du fait de l'obstacle de la langue.

qu'on avait vue la dernière fois (...). Ils me montrent comment ils ont arrangé les choses : une sorte de store cache mieux cette « pièce » de l'extérieur, Sergueï nous montre des affiche encadrées qu'ils voulaient suspendre pour 1) finir d'opacifier l'espace et 2) décorer. C'est comme si ça leur paraissait plus ou moins normal d'être aussi accueillant, solidaire. De ce que je comprends, Viktor en tout cas a déjà passé des nuits dehors et pour lui, être sous un abri, c'est le plus important. Et Sergueï renchérit en disant qu'en effet, qu'est ce que ça peut lui faire que quelqu'un dorme là quand lui est dans sa chambre ».

Carnet de terrain, 12 octobre 2015

Chez Ibrahim, en dépit des conditions très frustes dans lesquelles il vit, il y a toujours de la place pour ses amis en difficulté : un matelas de secours peut être déroulé à même le sol, dans la petite cabane adossée à sa caravane et ses amis, seuls ou parfois en couple, n'hésitent pas venir y dormir en cas de besoin.

- La compagnie d'animaux : un élément stabilisant

Nombre des personnes rencontrées ont un animal. Leur compagnie constitue un support affectif important et joue un rôle non négligeable en matière de lien social.

Lucien et Emilyan qui « tapent la manche » ont tous les deux un chien avec lequel leur relation est très forte. Quand Leni a eu des soucis de santé nécessitant des soins vétérinaires, Emilyan n'a pas hésité à déboursier la somme nécessaire (et importante) pour le guérir. Lorsque Lucien nous a demandé de lui envoyer une carte pendant les vacances d'été, nous devions l'adresser à « Lucien et Lune ».

Les autres habitants du périphérique vivent avec des chats. Andreï cohabite depuis de nombreuses années avec un couple de chats, Zengo et Madalen. Ils déambulent dans sa maison, le jardin-intérieur et à l'extérieur même s'ils ont un coin, bien à eux et bien au chaud, caché derrière un lourd rideau.

Magid a quant à lui recueilli deux chatons l'automne dernier, après le décès de leur mère. Il a commencé par les nourrir au biberon le temps du sevrage et comme il jugeait l'environnement dangereux pour de si jeunes bêtes, il prenait soin de les enfermer dans leur cage dans la tente quand il partait.

- Un périmètre de mobilité inversement proportionnel à l'ancrage

Les différences en matière d'ancrage et de sociabilité entre les différents groupes ont à voir avec leur installation plus ou moins ancienne sur leur lieu de vie et se traduisent dans les périmètres de mobilité, très variables selon les trois groupes. Les migrants pendulaires ainsi que les autres jeunes migrants ont des pratiques de mobilité étendues (territoire francilien, territoire national pour certain) liées à des motifs professionnels, administratif ou de loisirs. Ils utilisent tous les moyens de transport (vélo, transports en commun, voiture).



En revanche les enracinés se déplacent beaucoup moins fréquemment et beaucoup moins loin. Parmi les six personnes de cette catégorie, deux ne quittent pratiquement pas leur lieu de vie (si ce n'est pour se laver ou faire des courses) et deux autres ne se déplacent qu'entre leur lieu de vie et leur lieu de manche (soit moins de deux kilomètres de distance). Ce sont souvent les démarches administratives ou celles liées à leur santé qui les amènent à circuler dans un périmètre plus vaste et à emprunter les transports en commun.

### **VIII. Suivi social et démarches par rapport au logement**

- Rapport aux institutions et aux associations

Le suivi social dont peuvent bénéficier les personnes rencontrées émane de services de la Ville ou d'associations. Il est très variable selon les personnes. Pour ce qui est des migrants pendulaires, leurs rapports se limitent à la fréquentation des repas collectifs organisés par des associations.

En ce qui concerne les jeunes aventuriers, la situation est assez partagée. Certains se débrouillent et se tiennent volontairement à l'écart de toute rencontre, n'en voyant vraisemblablement pas l'utilité. Leur nationalité roumaine leur permet de travailler en France et ils n'attendent aucune aide particulière. C'est notamment le cas de Iulian ou de Nikolaï.

D'autres, habitant des lieux plus visibles et accessibles ou qui font partie d'un secteur « quadrillé » par des associations, sont visités par des travailleurs sociaux ou des bénévoles avec lesquels ils entretiennent des rapports cordiaux et parfois familiaux.

Lucien, qui est installé depuis de nombreuses années au même endroit, est très connu par les services sociaux et les associations qui lui rendent visite sur son lieu de vie. Pas moins de trois associations viennent le voir et lui apportent parfois des objets utiles (la Croix rouge livre par exemple des rasoirs). Il entretient des relations cordiales avec toutes, voire proches avec certains intervenants : à l'un il a confié son argent, au groupe de photo, il a fait don de son appareil. Un travailleur social du centre social de l'arrondissement se déplace même à son lieu de manche pour discuter avec lui.

Viktor et Sergueï ont de très bonnes relations, qu'on pourrait même dire amicales, avec deux membres d'une association. Ils ont fait des sorties ensemble (cinéma en plein air, sortie au lac) et on sent qu'ils comptent dans le réseau des deux « colocataires ». Comme nous (qui les connaissons depuis beaucoup moins de temps), ils étaient invités à venir fêter l'anniversaire de Sergueï.

Outre la visite des « maraudeurs », les personnes rencontrées peuvent faire appel ponctuellement à d'autres associations pour certaines démarches particulières (demande de titre de séjour, cours d'alphabétisation, aide médicale). C'est également le cas des enracinés.

Globalement, on pourrait dire que le suivi social dont bénéficient les habitants du périphérique que nous avons rencontrés est variable et fonction de leurs besoins. Dans la grande majorité des cas, ils savent où s'adresser pour obtenir de l'aide, des renseignements ou être orientés.

Eric et Magid, chacun à sa manière, montrent leur connaissance de leurs droits et leur capacité à les faire valoir. Lorsque nous avons connu Magid, il était au RSA et effectuait des démarches pour le calcul de ses droits à la retraite. Même s'il nous a demandé un coup de main pour téléphoner à la Caisse des Allocations Familiales, il faisait surtout preuve d'une grande compréhension des mécanismes administratifs, savait très bien où il en était (nous citant, en localisant leur siège, tous les organismes auxquels il a cotisé) et réalisait les formalités nécessaires auprès de la préfecture pour obtenir une pièce indispensable à son dossier de retraite. .

Eric lui bénéficie du RSA. Il a la CMU, se sert d'un Pass navigo pour ses déplacements, pense à faire renouveler le permis de conduire « poids lourds » qu'il a obtenu à l'armée car « on ne sait jamais, ça peut toujours servir » et se préoccupe de voter<sup>70</sup>.

- Démarches par rapport au logement

À notre connaissance, seules deux des dix enquêté-e-s qui pourraient souhaiter accéder à un logement standard<sup>71</sup>, ont une demande de logement en cours. D'après leurs dires, Magid et Eric ont déposé une demande de logement social et la renouvellent chaque année. Magid a d'ailleurs un ami proche qui a obtenu un logement et il semble se repérer dans la logique d'accès.

Les huit autres personnes sont dans deux cas différents : certains, de par leur situation administrative (relative au séjour notamment) ou professionnelle (emploi non déclaré) ne peuvent, dans les conditions actuelles, envisager de déposer une demande de logement social et les prix dans le parc privé francilien apparaissent difficilement accessibles. Pour d'autres, leur économie de vie (ressources actuelles et type d'activités) n'est guère conciliable avec les modalités d'accès à un logement standard.

Pour elles, les abords du périphérique peuvent constituer un lieu refuge, si elles parviennent à s'y stabiliser. Durant le temps de l'enquête, la tente de Nikolaï a été démontée et la cabane d'Elena et Virgil a été détruite par le feu. Tous ont trouvé des solutions à plus ou moins long terme. Nikolaï, on en a parlé, a squatté dans une maison avant de partir vivre en région, à la faveur d'une opportunité professionnelle. Elena et Virgil sont parvenus à louer une chambre de 9 m<sup>2</sup> à Paris.

---

<sup>70</sup> Il a voté aux dernières élections régionales et, d'après ses propos à cette occasion, c'est une pratique régulière.

<sup>71</sup> Nous retirons logiquement de ce décompte la personne représentant le groupe des migrants pendulaires.

L'accès à un hébergement institutionnel n'est envisagé par aucune des personnes rencontrées et n'est pas considéré comme une opportunité. Les structures d'hébergement sont jugées oppressantes avec des règles contraignantes voire aliénantes et la vie en collectivité ressentie comme un enfermement.

En comparaison, les lieux de vie qui offrent intimité, tranquillité et totale liberté sont considérés comme des sortes d'oasis<sup>72</sup>.

## Conclusion

Nous avons choisi de parler d' « habitants » du périphérique et non de « sans abri » ou de « sans domicile fixe » car les personnes rencontrées ont bel et bien un abri et cet abri est bien plus qu'un toit<sup>73</sup>. Les ressources offertes par les lieux de vie qu'elles occupent sont en effet nombreuses. Les logis constituent à la fois des abris physiques et psychologiques, des lieux d'ancrage mais aussi des supports rendant possibles activités et sociabilité.

En préservant leur intimité et en s'appropriant leur logement, ces personnes habitent pleinement au sens que Jean-Marc Besse en donne : « habiter, c'est (...) s'emparer activement des espaces où nous nous trouvons, par nécessité ou par hasard, c'est s'approprier ces espaces et les faire vivre en les transformant, voire en les réinventant en lieux »<sup>74</sup>. Il analyse « le pouvoir ou plutôt la liberté d'habiter », comme la possibilité « de *modeler l'espace de notre vie* »<sup>75</sup>. En ce sens, le périphérique apparaît comme un espace refuge offrant le ménagement de l'habiter.

Ces abris, en tant que point d'appui et d'ancrage, permettent aux habitants de développer des activités, et constituent la pierre angulaire d'une économie plus générale.

Au final, les lieux de vie investigués octroient la possibilité à toutes et tous sans exception, de déployer une autonomie, quelles que soient ses modalités de mise en œuvre<sup>76</sup>. Et ces modalités varient selon les groupes. On a vu que les façons de vivre entre le groupe des « aventuriers » et celui des « enracinés » sont contrastées (leurs ressources économiques et sociales tout comme leur rapport à l'environnement diffèrent). Pour autant, tous (et cela vaut aussi pour le groupe des migrants pendulaires) ont trouvé un équilibre dans leur vie

---

<sup>72</sup> Cela est particulièrement symbolique concernant l'une des personnes enquêtées. Il a déposé une demande de logement social et réside dans un foyer. Il passe du temps à sa tente pour pouvoir « souffler », vivre comme il l'entend, voir ses amis. Il y a d'ailleurs recueilli des animaux.

<sup>73</sup> Il ne faudrait pour autant pas perdre de vue le contexte de contraintes dans lesquelles se trouvent ces personnes.

<sup>74</sup> Besse J.-M., 2013, *Habiter. Un monde à mon image*, Flammarion, p. 161.

<sup>75</sup> *Ibid.* C'est nous qui soulignons.

<sup>76</sup> Autonomie et responsabilité constituent précisément les nouvelles injonctions faites aux bénéficiaires en matière de politiques sociales. Cf. Astier I., 2007, *Les nouvelles règles du social*, Puf ou Pattaroni L., 2005, *Politique de la responsabilité : promesses et limites d'un monde fondé sur l'autonomie*, Thèse de doctorat, Paris/EHESS, Genève/Université de Genève.

quotidienne et savent mobiliser les ressources nécessaires le cas échéant, tout cela dans un contexte extrême.

Les logis des personnes rencontrées offrent à leurs occupants un espace de liberté qu'ils ne pourraient sans doute pas retrouver ailleurs, à la fois selon leurs perceptions, mais aussi, de façon plus objective en fonction des contraintes qui sont les leurs et des solutions institutionnelles proposées<sup>77</sup>. L'espace de liberté, c'est tout autant le fait de pouvoir inviter ses amis, boire un coup, ou bricoler à l'extérieur.

À propos de la vie en chalet ou en caravane à l'année, David Praile souligne : « S'il s'agit d'un "choix de vie sous contraintes", il permet aussi aux habitants d'accéder à une vie qu'ils ont choisie... et dont ils sont les acteurs »<sup>78</sup>. L'auteur analyse même que « la capacité de s'approprier une solution de logement et de la rendre viable (...) représente certainement un facteur de stabilisation sociale »<sup>79</sup> chez la plupart des occupants. Cela nous a paru particulièrement prégnant concernant plusieurs personnes que nous avons rencontrées au bord du périphérique.

A l'issue de cette recherche, se vérifie le fait que l'appropriation d'un espace et le rapport à un lieu de vie est aussi à mettre en perspective avec la situation administrative, économique, sociale et familiale de la personne qui l'occupe, mais aussi avec sa trajectoire et ses possibilités de mobilité<sup>80</sup>.

Les qualités soulignées tout au long du rapport quant à l'appropriation des lieux de vie aux abords du périphérique sont ainsi à considérer compte tenu des alternatives existantes qui se résument bien souvent à la rue ou à l'hébergement d'urgence.

Cette analyse documente ce qui a déjà été montré par les travaux de Chamboredon et Lemaire en 1970, qui mettaient en relation perception des conditions de logement en grand ensemble avec les trajectoires des personnes : « Pour comprendre les variations des opinions sur le grand ensemble, il faut prendre en compte les contraintes objectives qui, pour chaque groupe, définissent le possible et l'impossible en matière de logement (...). L'attitude à l'égard du grand ensemble est fonction des chances que l'on a de le quitter, donc du degré de liberté par rapport aux contraintes qui définissent les conditions de logement »<sup>81</sup>. De même, Christine Lelévrier a plus récemment montré l'importance de la trajectoire des ménages dans le vécu de leur relogement dans le cadre des opérations de rénovation urbaine<sup>82</sup>.

---

<sup>77</sup> Dans le contexte actuel de l'hébergement et des conditions d'accès au logement social.

<sup>78</sup> Praile D., 2008, « Vivre en chalet ou en caravane », *La Revue nouvelle*, n°2, p. 8.

<sup>79</sup> *Ibid*, p. 9.

<sup>80</sup> Et les discours des personnes sont également à appréhender relativement aux perspectives que ces dernières peuvent avoir (ou pas) en matière de logement.

<sup>81</sup> Chamboredon J-C., Lemaire M., 1970, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. XI, n°1, pp. 3-33, p. 13.

<sup>82</sup> Lelévrier C., 2010, « La mixité dans la rénovation urbaine : dispersion ou re-concentration ? », *Espaces et sociétés*, n°140-141, pp. 59-74.

Marie Lanzaro a montré comment les réponses institutionnelles proposées aujourd'hui se révèlent être un « parcours du combattant » où les personnes accompagnées vers un relogement sont censées « faire la démonstration de leur bonne volonté et de leur autonomie » et « incitées à faire leur preuve »<sup>83</sup>.

Or, même si les personnes rencontrées aux abords du périphérique peuvent se rapprocher « d'acteurs affaiblis »<sup>84</sup>, elles « usent et développent eux aussi des tactiques au sein de leur carrière »<sup>85</sup>, faisant montre d'inventivité, de créativité et d'audace.

Concernant les occupants d'un autre type d'habitat précaire, Florence Bouillon analysait : « Les squatteurs n'ont rien d'exceptionnel. Loin d'être les “marginiaux” que l'on dépeint souvent, ils sont au contraire idéal-typiques de la ville occidentale contemporaine, en tant qu'elle produit des zones de relégation et de non-droit, des citadins moralement disqualifiés et économiquement précarisés. Les habitants des squats subissent, comme tant d'autres, les mécanismes de paupérisation liés au développement d'un libéralisme “sauvage”, dont la spéculation immobilière n'est pas la moindre des manifestations »<sup>86</sup>.

Au final, la situation par rapport au logement des habitants du périphérique se comprend avant tout au prisme de l'intégration sociale qui leur est faite (ou pas) et de l'hospitalité à l'égard d'autres modalités d'habiter. C'est tout autant la question du « droit à l'habiter »<sup>87</sup> qui est posée que celle de la reconnaissance des besoins tels qu'ils sont exprimés par les personnes elles-mêmes, et au final, leur reconnaissance même.

---

<sup>83</sup> Lanzaro M., 2014, *Sortir de l'hébergement d'insertion vers un logement social en Ile-de-France : Des trajectoires de relogement, entre émancipation et contraintes*, Thèse en urbanisme, aménagement et politiques urbaines sous la direction de J-C Driant, Laboratoire Lab'Urba, Université Paris Est Créteil, p. 522.

<sup>84</sup> « La faiblesse est liée à des contextes, à des situations, et non à un état structurel (dont le dépassement échappe aux individus concrets » in Payet J.-P., Laforgue D., 2008 « Qu'est-ce qu'un acteur faible ? Contributions à une sociologie morale et pragmatique de la reconnaissance », pp. 9-25, p. 10 in Payet, J.-P., Giuliani, F., Laforgue D. *De l'indignité à la reconnaissance. Enquête sur la voix des acteurs faibles*, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

<sup>85</sup> Damon J., 2002, *La question SDF*, Puf, p.168.

<sup>86</sup> Bouillon F., 2009, « Les habitants des squats n'ont rien d'exceptionnel », *Multitudes* 37, dossier « Micropolitique de l'habitat non ordinaire », pp. 238-246, p. 245.

<sup>87</sup> Cf. le chapitre « Vers un droit à l'habiter », pp. 193-215 in Lion G., 2015, *Incertaines demeures*, Bayard.

## Bibliographie indicative

Antoniadis L., 2012, « Les lieux publics de la survie quotidienne. Choix photographiques dans une enquête exploratoire réalisée à Paris » in *Espace public et Sans Domicile Fixe. La recherche s'expose*, catalogue du colloque-exposition.

Agier M., 2013, *Campement urbain*, Payot.

Agier M., Bouillon F., Girola C., Kassa S., Vallet A.-C., 2011, *Paris refuge. Habiter les interstices*, Editions du Croquant.

Astier I., 2007, *Les nouvelles règles du social*, Puf.

Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France.

Besse J.-M., 2013, *Habiter. Un monde à mon image*, Flammarion.

Cousin G., Loiseau G., Viala L., Crozat D., Lièvre M. (dir.), 2016, *Actualité de l'Habitat Temporaire. De l'habitat rêvé à l'habitat contraint*, Terra HN éditions.

Bouillon F., 2002, « A quoi servent les squats ? Compétences des acteurs et ressources des lieux », *Revue française des affaires sociales*, 2002/2, pp. 45-63.

Bouillon F., 2009, « Les habitants des squats n'ont rien d'exceptionnel », *Multitudes* 37, dossier « Micropolitique de l'habitat non ordinaire », pp. 238-246.

Bouillon F., 2009, *Les mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, Puf.

Breviglieri M., 1999, *L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité*, thèse dirigée par Thévenot, (L.), EHESS.

Bruneteaux P., Lanzarini C., 1998, « Les entretiens informels », *Sociétés contemporaines* n°30, pp. 157-180.

Chamboredon J.-C., Lemaire M., 1970, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. XI, n°1, pp. 3-33

Coing H., 1996, *Rénovation urbaine et changement social*, Les éditions ouvrières.

Durand C., Cazali F., 2015, « "J'ai boucop d'histoire dans mon corps à dire". Discussion avec Jérémie Piolat sur l'"accueil" des migrant-e-s et la décolonialité », *Revue Jefklak*, n°2-Bout d'ficelle, juin disponible en ligne.

Favret-Saada J., 1985, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard.

Favret Saada J., 2009, *Désorceler*, Editions de l'Olivier, Collection « Penser/rêver ».

Damon J., 2002, *La question SDF*, Puf, p.168.

Daniel Cefaï (dir.), 2010, *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

Collectif, 2013, *Périphérique, terre promise*, h' Artpon Editions.

Gaboriau P., 1993, *Clochard. L'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*, Julliard.

Gaboriau, P., 2004, « Mettre les questions à la question. Travail de terrain et raisonnement sur les sans-logis », *Espaces et sociétés* 2004/1-2 (n<sup>os</sup> 116-117).

Girola C., 1996, « Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive », *Politix*, vol. 9, n<sup>o</sup>34, deuxième trimestre 1996, pp. 87-98.

Girola C., 2006, « Toute cette vie est une lutte pour rester dedans. Fragment d'une ethnographie réflexive », *Idées*, n<sup>o</sup>143, pp. 24-31.

Hervo M., 2001, *Chroniques du bidonville. Nanterre en guerre d'Algérie*, Seuil.

Jbb, 2012, « Périphérique : le peuple des confins », *Article 11*, juin.

Jamoulle P., 2004, « Approche clinique et posture ethnologique », *Pensée plurielle* n<sup>o</sup>8, pp. 31-37.

Laé J.-F., 2002, « Des émotions dans l'enquête sociologique » (version préliminaire d'un article paru dans *Représentation sociale*, n<sup>o</sup>13, 2002).

Lanzaro M., 2014, *Sortir de l'hébergement d'insertion vers un logement social en Ile-de-France : Des trajectoires de relogement, entre émancipation et contraintes*, Thèse en urbanisme, aménagement et politiques urbaines sous la direction de J-C Driant, Laboratoire Lab'Urba, Université Paris Est Créteil.

Lelévrier C., 2010, « La mixité dans la rénovation urbaine : dispersion ou re-concentration ? », *Espaces et sociétés*, n<sup>o</sup>140-141, pp. 59-74.

Lion G., 2012, *Des hommes, des bois. Déboires et débrouilles. Ethnographie des habitants du bois de Vincennes*, Dossier d'étude, CNAF, n<sup>o</sup>160.

Lion G., 2014, « En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ? » *Annales de Géographie*, n<sup>o</sup>697, 2014/3.

Lion G., 2015, *Vulnérables, indésirables. Le cas des habitants des bois parisiens*, Métropolitiques.

Lion G., 2015, *Incertaines demeures. Enquête sur l'habitat précaire*, Bayard.

Pattaroni L., 2005, *Politique de la responsabilité : promesses et limites d'un monde fondé sur l'autonomie*, Thèse de doctorat, Paris/EHESS, Genève/Université de Genève.

Payet, J.-P., Giuliani, F., Laforgue D. *De l'indignité à la reconnaissance. Enquête sur la voix des acteurs faibles*, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

Pétonnet C., 1970, « Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous », *L'année sociologique*, volume 71, pp. 151-185.

Pétonnet C., 1982a, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'homme*, tome 22 n°4, p. 37-47.

Pétonnet C., 2002, *On est tous dans le brouillard*, Paris, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifique (1ère éd. 1979 et 1982b).

Pichon P., « Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des sans domicile fixe » in *Sociétés contemporaines* n°30, 1998, pp.95-110.

Praile D., 2008, « Vivre en chalet ou en caravane », *La Revue nouvelle*, n°2.

Sayad A., 1995, *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles*, Autrement.

Vallet A-C., 2009, *Les passagers fantômes de la planification urbaine. Interstices urbains en friche à Bagnolet, Montreuil, et Romainville (93)*, Master « Territoires, espaces sociétés », Mémoire de recherche 2<sup>ème</sup> année dirigé par Agier M., EHESS.

Volclerc J., Akyaz Y., 2015, « "Etre fort assez". Entretien avec Jeanne Favret-Saada. La sorcellerie dans le bocage de Mayenne », *revue Jefklak*, n°1-Marabout, mai.



## Grille d'observation et d'entretien

### 1. Le lieu de vie

Observations : nature du lieu de vie (matériaux, accessibilité), organisation, connaissance du quartier, etc...

Questions (relatives à l'ancienneté de la présence, relations avec l'environnement physique et social)

Ca fait longtemps que vous vivez ici ?

Comment êtes-vous arrivé là ? (intermédiaires, hasard, repérage...)

*Si l'abri est construit*, est-ce vous qui avez construit votre lieu de vie ?

Comment cela se passe-t-il avec l'environnement ?

Avez-vous des contacts avec des personnes qui habitent ou travaillent dans le quartier)? Si oui, quel type de contacts ?

Vous arrive-t-il de recevoir des visites ici ? si oui, de la part de qui (connaissances, amis, associations ou autres représentants institutionnels).

Vivez-vous ici toute l'année ?

### 2. Les conditions de vie (les modalités du soin de soi, de l'alimentation, etc...)

Observations : point eau ou électricité, nature du lieu de vie, sa construction, éléments de confort du lieu de vie, manière dont la personne est vêtue, etc...

Questions :

Avez-vous accès à l'eau courante ? et si oui, où ?

*Si la personne a déjà passé un hiver dans cet abri* : comment faites-vous l'hiver ? vous n'avez pas trop froid ?

Comment vous organisez-vous pour la nourriture Pouvez-vous cuisiner ici ?

Comment vous arrangez-vous pour laver votre linge ?

### 3. La vie quotidienne (activités, vie sociale, aire de mobilité)

Observations : aire de mobilité (points géographiques de connaissance ou usage évoqués dans la conversation), possession d'un téléphone portable

Questions :

Comment s'organise votre journée ?

### 4. Les ressources financières (nature et type) et les autres (recours à des services sociaux, contact avec des associations de solidarité, etc...)

Questions :

Comment faites vous pour vous procurer à manger ? (/vous habiller) (récupération, achat, dons ?)

*Si la personne travaille/fait la manche*, combien gagnez vous ainsi ?

*Si la personne est française ou sur le territoire français depuis cinq ans*, bénéficiez-vous d'allocations ?

– Si oui, lesquelles et combien ?

– Si non, pourquoi ?

Etes vous en contact avec des services sociaux ou des associations ?

– Si oui, lesquels (associations de quartiers, maraudes) ? en quoi vous aident-ils ? avez-vous des démarches en cours ?

– Si non, avez-vous déjà été approché par des services d'aide ou des associations ? savez-vous où les trouver ?

## **5. La santé**

### Questions :

Comment est votre état de santé général ?

Avez-vous un traitement ou un suivi régulier pour raison médicale ?

Avez-vous eu des problèmes de santé ces 12 derniers mois ?

- Si oui, avez-vous vu un médecin ?

- Si non, pourquoi n'avez-vous pas vu de médecin ?

A quand remonte votre dernière visite chez le médecin ? Où était-ce (consultation d'un hôpital, urgences d'un hôpital/ dispensaire/ accueil de jour/ consultation d'une association/centre d'hébergement/cabinet de médecine/centre de soins dentaires) ?

## **6. Situation personnelle de la personne (administrative, familiale, etc.)**

### Questions :

Où êtes vous né ?

Avez-vous de la famille en France/dans la région ?

- Si oui, avez-vous des contacts avec eux ? Vous aident-ils ?

Etes-vous en couple ? avez-vous des enfants ?

Si oui, où sont-ils ? les voyez vous de temps en temps ?

## **7. Trajectoire de la personne (éléments de sa vie passée, son histoire, ...)**

### Questions :

Avant d'arriver ici, où viviez-vous ?

Quel événement vous a fait quitter votre précédent logement ?

## **8. Aujourd'hui**

### Questions :

Aujourd'hui, souhaiteriez-vous changer de lieu de vie ?

Si oui, où souhaiteriez vous habiter ?

## **9. Quelles aspirations/ Les démarches par rapport au logement, les obstacles à un relogement**

### Questions :

Avez-vous déjà effectué des démarches pour accéder à un logement « en dur » ?

- Si oui, lesquelles ?

- Si non, pourquoi ?

## **10. Pour finir**

### Questions :

Avez-vous des projets concernant votre lieu d'habitation? si oui, lesquels ? (L'améliorer, l'agrandir)

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

## Eléments de typologie

	<b>Les aventuriers</b>	<b>Les migrants pendulaires</b>	<b>Les enracinés</b>
<b>Nombre de cas dans le panel</b>	4	1*	6
<b>Type d'habitat</b>	selon degré d'installation, tente ou cabane	Tente	tente ou cabane
<b>Pays d'origine</b>	Roumanie	Roumanie et Pays de l'est	France, Union Européenne, Pays du Maghreb, Pays de l'Est
<b>Arrivée en France</b>	variable	Récente	ancienne
<b>Age</b>	moins de 36 ans	âge moyen (36-55)	plus de 50 ans**
<b>Ressources</b>	liées à activité	liées à activité	manche, débrouille, minimas sociaux
<b>Périmètre de mobilité</b>	étendu	Etendu	restreint
<b>Relations familiales</b>	à distance mais existantes	à distances mais existantes	rupture familiale ou isolement
<b>Rapport au périph</b>		installation temporaire	installation ancienne
<b>Rapport à l'environnement</b>	mineur	Mineur	très important
<b>Ancrage</b>	mineur	Nul	très important
<b>Rapport aux associations</b>	faible	Nul	Important
<b>Démarches par rapport au logement</b>	0	0	très marginales
<b>Autonomie</b>	Importante	Importante	Importante

\* Si ce groupe fait l'objet d'un seul portrait détaillé, son appréhension repose également sur des échanges avec d'autres membres du campement et d'autres personnes du même lieu de vie.

\*\* Une des personnes du groupe fait exception, elle est âgée de 41 ans.

*Nota Bene* : Cette typologie n'a pas vocation à décrire de façon exhaustive des groupes étant donnés les effectifs concernés mais plutôt à éclairer l'analyse en dessinant des trajectoires et des dynamiques de personnes, bien différenciées. Que ce soit concernant les ressources, les relations familiales, le rapport à l'environnement ou les mobilités, chaque groupe a sa cohérence.